BnF Gallica

Une saison à Paris, par Madame R***K*** [Rimsky-Korsakow]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Rimsky-Korsakow, Mme. Une saison à Paris, par Madame R***K*** [Rimsky-Korsakow]. 1863. In-12, 234 p., portrait.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
reutilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

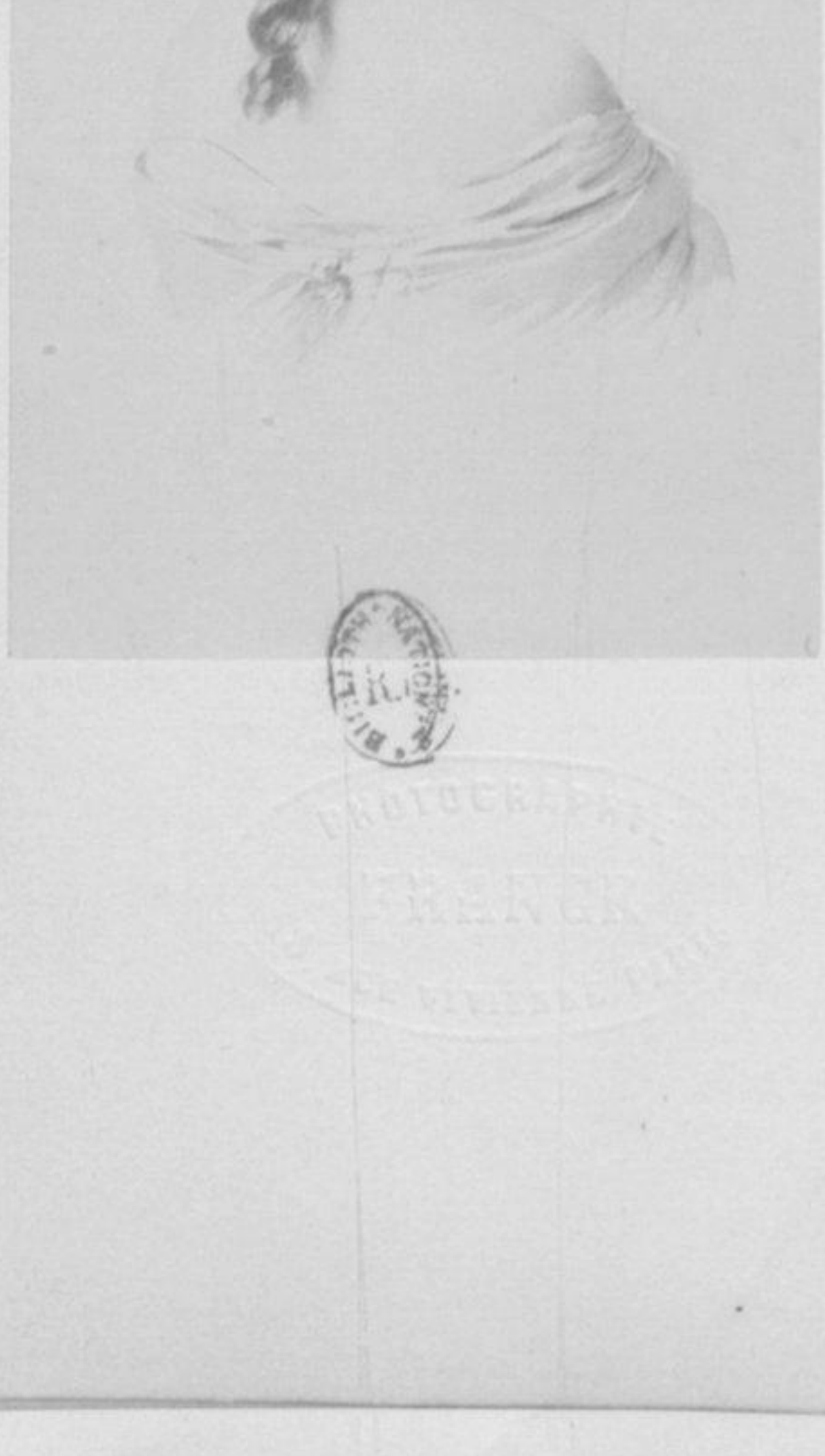
Dr. Fr.

UNE

SAISON A PARIS

80 2
b Seine Die - 10221
5785

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



UNE SAISON

A PARIS

PAR

MADAME R*** K***

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
IMPRIMÉS
5764

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1863

Tous droits réservés

UNE SAISON

A

PARIS

PAR

MADAME R*** K***

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1863

Tous droits réservés

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
FONDS LE SENNE
IMPRIMÉS
5764

COUNTY OF LUTLAND

Je n'ai pas la prétention d'être un écrivain; je suis étrangère, j'ai peu d'expérience, mais je regarde et je vois. Je viens de passer quelques mois dans cette grande ville qui s'intitule la lumière du monde; je ne puis me vanter de la bien connaître, je tiens à prouver du moins

que je l'ai observée, et à conserver les impressions que j'ai reçues.

Je demande l'indulgence du lecteur pour ces pages futiles, j'ai dit ce que j'ai vu, simplement comme je l'ai pensé. Tout est vrai dans ce livre, même le petit roman de cœur qui en est le fond.

On y chercherait vainement des portraits, je n'ai peint que des tableaux; s'il s'y trouve quelques ressemblances, c'est que j'aurai eu des souvenirs involontaires.

En réunissant mes notes sur cette société où j'ai vécu une saison, j'ai cherché plutôt un amusement qu'un succès. Je ne serai donc ni surprise ni blessée des critiques que l'on m'adressera sans doute. Je

les accepte d'avance, en déclarant néanmoins qu'elles ne changeront rien à mes opinions, tout au plus, m'apprendront-elles à en modifier la forme. J'ai mes convictions et mes idées : bonnes ou mauvaises, je les garde ; elle m'appartiennent en propre, et j'ai pour principe que dans ce monde il faut être soi, c'est la seule manière d'être réellement quelque chose.

UNE

SAISON A PARIS

I

J'aime la campagne, j'aime les champs, j'aime le repos. Ceux qui ne me connaissent que superficiellement ne le croiront jamais ; je suis pour eux une femme de salon, occupée uniquement des plaisirs du monde, incapable d'en trouver ailleurs. Comme on se trompe sur presque toutes les

femmes ! Bien peu sont jugées suivant leur caractère et appréciées selon leurs mérites. On les accuse, on les absout, non pas d'après leur conduite réelle, mais d'après les apparences ! Si on les envie, on les blâme, si elles n'inspirent pas de jalousie, on les dédaigne ; toujours on les méconnaît....

J'avais passé l'hiver à Pétersbourg ; je m'y étais amusée, car j'ai là de bons amis et des relations charmantes ; mais lorsque vient la belle saison, mon goût pour la vie champêtre me reprend comme un accès de fièvre, il me semble que j'étouffe à la ville, et je n'aspire qu'à m'envoler.

C'est ce que je fis, cette année-là, un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. Il est inutile de préciser les dates. Cela est ! il n'en faut pas davantage.

Nos habitations russes passeraient volontiers aux yeux parisiens pour des huttes de sauvages. Qu'il me soit permis de faire ici à ce sujet une observation.

Les Français, selon moi, ont une étrange manière de juger les autres peuples. Chez eux, c'est l'effet du caprice ou des circonstances. Ils admirent outre mesure ou bien ils dénigrent sans raison, cela dépend de la disposition où ils se trouvent; le patriotisme français est intermittent : ils traitent leur pays comme ils traitent leur amie, l'approbation a des phases !

Ils sont fiers, et à bon droit ils ne souffrent pas qu'on attaque cette France (*la reine de l'univers*). Mais il se permettent de la *houspiller* eux-mêmes, surtout lorsqu'il s'agit d'une plaisanterie, ou bien que leur satire peut donner matière à un bon mot.

Quelquefois donc ils nous élèvent au-dessus de leur civilisation raffinée; d'autres fois, au contraire, ils nous traitent de barbares, on voit errer sur leurs lèvres ce sourire moqueur, ce sourire parisien, que nul autre ne saurait imiter, et qui dit tant de choses! Je sais bien des étrangers auxquels il fait peur.

En général, les Français exaltent les magnificences des autres nations, tout en leur refusant l'élégance et le goût.

Nos châteaux russes ne sont pas des châteaux en Espagne; la vie y est douce, confortable, hospitalière, non point à la façon de l'Occident, mais purement à la Russe; tout hôte distingué est le bienvenu, la porte lui est ouverte, la reconnaissance est du côté de celui qui donne et non pas de celui qui reçoit.

Le château que j'habite dans un gouvernement assez éloigné est vaste. Pendant la guerre de 1812, après la bataille de Smolensk, Napoléon Ier a logé dans cette maison. Il y avait une batterie au bas de la montée, et il s'est livré un combat près de Wiazma. Il existe encore une inscription sur le mur, pour rappeler ce fait. L'intérieur ressemble à une demeure française; les meubles, les rideaux, les tentures trouveraient leurs modèles à Paris, seulement nos usages ne sont pas les mêmes. Nous avons une quantité de domestiques dont quelques-uns nous sont utiles, et le reste ne sert qu'à faire nombre; ce sont des fainéants que nous ne payons pas. On les nourrit, on les héberge, nous les voyons à peine, si ce n'est pour venir de temps en temps baiser la main du maître et de la

maîtresse ; mais je n'accepte pas cet acte de servitude indigne d'un siècle éclairé comme le nôtre !

On l'accuse fort ce siècle, on ne le convertira pas; il faut donc marcher avec lui. Il a du bon, il a créé de belles et grandes choses, il a produit tant d'hommes illustres, que l'on se sent glorieux d'être né pendant sa durée.

On voudra bien excuser mes digressions; j'écris à bâtons rompus suivant que les idées m'arrivent, et j'ai prévenu le lecteur de mon insuffisance. Mon imagination galope avec la fantaisie, elle est fantasque et indisciplinée comme elle. Puisse-t-elle avoir aussi la même variété, si elle n'atteint pas le même éclat !

II

J'arrivai chez moi seule, sans aucun désir d'y attirer des visites, je savais qu'elles ne manqueraient pas, et pourtant j'aurais préféré cette solitude que je venais chercher.

Le château ressemble à une maison anglaise : la façade est vaste et assez ornée. Il est situé sur une élévation, entouré d'un

jardin dessiné aussi à l'anglaise, qui descend en pente jusqu'à la rivière. Pendant les mois de la belle saison ce jardin est garni de fleurs.

Tout le long du bâtiment règne une vaste terrasse couverte d'orangers dont les parfums enivrent, et de toutes les plantes étrangères qui se renferment ensuite dans nos serres immenses, véritables jardins d'hiver où nous retrouvons les splendeurs du printemps.

De ma terrasse on découvre un paysage ravissant : ce sont de vastes prairies, des tapis de verdure, une petite rivière serpentant au milieu et se perdant sous les arbres d'une splendide forêt.

De jolis moulins la coupent de distance en distance, avec leurs écluses, tandis que des moulins à vent se groupent sur les petites

collines dont l'horizon est borné. A quelque distance on aperçoit la ville ; ses trente clochers brillent aux rayons de notre soleil d'été comme des coupoles d'or. Des nuées d'oiseaux s'abattent de tous les côtés, des corbeaux, des pies, des grues ; c'est un croassement perpétuel auquel on s'accoutume, une sorte d'harmonie stridente qui vous manque lorsqu'on ne l'entend plus.

Et puis ce calme, ce bonheur du chez soi succédant à l'agitation du monde, ces souvenirs de famille qui vous reviennent au cœur, et qui le peuplent d'images chéries, tout ce qui vous entoure rafraîchit l'esprit et élève l'âme ; on se sent heureux de vivre, et chaque pensée est un élan vers le créateur qui nous a donné tout cela.

J'avais le projet de passer dans cette retraite les mois de la chaude saison, bien

plus chaude en Russie que partout ailleurs.

J'arrangeai donc mon nid en conséquence : je m'étais pourvue de livres, de travaux d'aiguille et surtout de rêveries, refoulées en moi-même, lorsque je vivais dans le tourbillon.

J'allais les retrouver plus belles et plus fraîches ; elles m'avaient suivie, et ce délicieux cortége devait me suivre encore dans mes promenades, par nos belles nuits lumineuses, où l'ombre ne fait que passer, et s'éclipse vite entre le soleil qui s'en va et le soleil qui va naître. Je faisais de la musique avec délices ; c'est une des jouissances les plus vives que je connaisse, je donnerais beaucoup pour avoir un de ces talents hors ligne qui me charment et m'attirent. Hélas! je ne suis qu'une écolière ; j'ai eu pourtant

un grand maître, le maestro Ricci, fixé à Pétersbourg depuis plusieurs années, attaché au théâtre, afin de former des élèves pour l'Opéra russe, et conservant néanmoins avec délice son indépendance.

La façon dont il consentit à me donner des leçons est originale. On le demandait de tous les côtés, les plus belles dames lui faisaient des amabilités pour obtenir des conseils : il les refusait tyranniquement ; je lui envoyai en ambassade un ami commun, le prince G..., qu'il reçut comme à son ordinaire.

Celui-ci désespérant de réussir, n'avait même pas fait connaître la personne dont il s'agissait.

Ricci lui demanda son nom en le reconduisant ; lorsqu'il m'eut nommée, l'artiste s'écria :

— Ah! pour celle-là, c'est autre chose, elle a une franchise qui m'enchante; elle leur a dit leur fait, l'autre soir, au théâtre, d'une façon péremptoire; elle me plaît, j'irai.

On juge si je fus enchantée et fière; c'était une victoire précieuse, surtout avec le caractère de l'homme, très-arrêté et très-honorable; je n'en connais pas de plus loyal, de plus indépendant, je l'ai dit: la droiture et la vérité sont ses seuls guides, il a des sentiments nobles et élevés, son intelligence est de *primo cartello*, et son énergie n'a pas d'égale. Quant à son esprit, il tient de l'Italien et du Français, il est fin et drôle, bien que très-capricieux, comme celui de tous les maîtres touchés de l'aile du génie. Il suffit de voir sa physionomie petillante et sérieuse, de rencontrer une fois son regard,

pour deviner tout cela; sa barbe blanche, ses sourcils grisonnants, ses cheveux argentés, font penser à cette figure si souvent employée par les poëtes : un volcan enseveli sous la neige !

Chacun se demandait comment il avait pu m'inculquer assez de patience pour me fixer à l'étude :

— Cela dépend du professeur, aurait-il répondu; avec une pareille élève surtout, il faut la prendre par le cœur, en lui inspirant l'estime, et par l'esprit, en l'amusant.

Le maestro, me sachant seule à campagne, s'imagina que je m'y ennuierais beaucoup; il eut la bonne idée de venir m'y retrouver : j'en eus une grande joie. Je devais m'ennuyer d'autant moins que depuis quelques jours la même crainte et le même dévouement

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE LIPPMANN

avaient conduit près de moi une amie, une jeune veuve; je l'appellerai la princesse Anna; cette amie, je ne le cache pas, est l'héroïne de ce livre.

III

C'est une de ces femmes qui ne sauraient passer inaperçues, et qu'on ne peut oublier lorsqu'on les a rencontrées une fois. Grande, svelte, sa taille est d'une élégance et d'une désinvolture sans pareilles; son visage n'a point de régularité, cependant il est adorable; ses yeux ont une expression de dou-

ceur et de mutinerie qui attire les femmes et qui captive les hommes; elle a des dents de perle, un sourire où la bonté tempère la malice, une peau de satin; des cheveux blonds, qu'elle a la coquetterie de porter bouclés, sans s'inquiéter de la mode, donnent de l'éclat à son teint de rose du Bengale; elle éblouit d'abord, elle plaît ensuite, et quand elle a plu on l'aime bientôt, car chaque jour on découvre en elle de nouvelles qualités; son âme est pleine de poésie, elle est d'une honnêteté et d'une franchise rares; incapable de tromper, elle ne croit à la perfidie que contrainte par l'expérience, encore elle s'efforce d'en douter souvent.

Son immense fortune ne lui sert qu'à faire des heureux; elle ne peut voir souffrir personne, et elle devine bientôt les douleurs

qu'elle peut soulager, avec l'instinct des grandes natures; la sienne est pleine de contrastes.

Elle est gaie, elle est triste; elle est emportée et docile; elle est généreuse et défiante; elle a mille idées dans la tête et mille sentiments dans le cœur, qui se croisent et se contrarient; un entraînement la pousse dans une voie, elle y court, elle s'y jette avec passion; une réflexion, un pressentiment, un caprice l'arrêtent, elle retourne subitement en arrière et rien ne peut la ramener.

Versatile et constante, elle changera vingt fois par jour d'opinions, de projets et de désirs; pourtant ses affections ne varient pas, son cœur ressemble à un de ces lacs dont on voit le fond, où les plantes marines, les cailloux brillants semblent à la portée de la

main, et dont la profondeur est immense. C'est une enfant par la grâce, c'est un philosophe par la pensée.

Elle a la câlinerie de la torpille, elle endort les soupçons, elle s'empare de ceux qui sont le plus en garde contre elle, et cela sans aucun plan d'envahissement arrêté, uniquement par le charme qu'exhale toute sa personne, comme les fleurs exhalent leurs parfums. Elle est créée pour séduire, ainsi que les violettes pour embaumer.

Avec une telle personnalité, la coquetterie ne peut faire défaut. Elle est involontaire, mais c'est dans son essence même, il ne faut pas le lui reprocher. Cette coquetterie n'est pas cruelle, elle ne blesse que sans y toucher. Anna veut être aimée : il y a chez elle un foyer ardent qu'elle croit iné-

puisable, et dont elle ne calcule pas les effets, encore moins les ravages.

La princesse a toujours été heureuse; la fortune, la naissance, la position, la beauté, l'esprit, elle a tout reçu du ciel; un seul malheur l'a frappée en sa vie, la perte d'un mari qu'elle aimait tendrement, bien qu'il ne fût pas pour elle tout à fait ce qu'elle méritait et ce qu'elle avait le droit d'attendre.

C'était un de ces hommes rares qui rendent toute comparaison difficile. D'une taille élancée et élégante, son œil de flamme, voilé de longs cils, ses cheveux blonds, sa bouche fraîche et souriante attiraient d'abord les regards; son esprit vif, amusant, et sérieux quand il le fallait, arrêtait l'attention et la fixait promptement.

Chevalier d'autrefois, sa bravoure était

proverbiale; tous ceux qui le connaissaient l'estimaient et l'adoraient; son cœur, bon et généreux jusqu'à la prodigalité, n'avait point de détours.

Emporté et trop confiant, ses nombreuses déceptions ne l'avaient point corrigé : on l'abusait justement en s'adressant à ses nobles instincts.

Son coup d'œil dans les affaires de la vie, était clair et précis; il ne manquait pas de puissance, et si la paresse ne l'eût retenu, il eût été capable de grandes actions.

Ainsi que les gens d'imagination, les créatures d'élite, il était sujet aux entraînements; mais sa volonté lui prêtait la force de s'y arracher. Gai, bon vivant, plein de brio et d'originalité, il possédait tous les dons qui nous éblouissent et qui pouvaient

le faire désirer pour amant, même par sa femme!

En vrai gentleman qu'il était, il remplissait exactement ses devoirs, excepté peut-être envers la princesse, qu'il abandonnait à elle-même, tout en ayant pour elle une affection sincère.

Les maris comptent trop sur nous, ou bien ils s'en défient jusqu'à la blessure; rien de plus délicat que de s'arrêter juste où il faut en pareil cas. Si le soupçon nous offense, l'indifférence et la confiance outrée nous déplaisent.

On ne se sent pas suffisamment aimée, lorsque notre présence n'est pas le premier besoin de celui qui nous aime, lorsqu'il s'amuse sans nous, sans s'inquiéter de savoir si nous nous amusons loin de lui. Nous ne voulons pas être surveillées, nous

voulons être protégées et suivies du regard.

Le prince eut le tort de ne pas le comprendre, il en résulta un ménage uni en réalité par les sentiments, et séparé par les goûts et les habitudes; elle eût pu abuser de sa liberté : elle n'en usa même pas, et resta hors de toutes les atteintes de la méchanceté; son mari fut plus heureux que sage.

Il fut tué à l'armée, et mourut en héros.

IV

Sa veuve le pleura véritablement. S'il l'eût voulu, elle l'eût passionnément aimé; elle eut peur d'un sentiment exalté qu'il n'eût point partagé sans doute, et le combattit comme s'il eût été coupable.

Mais son souvenir, l'empêchait d'en aimer d'autres. Elle disait hautement que son

mari lui avait gâté l'espèce humaine, et qu'elle ne rencontrerait jamais un être qui l'égalât.

Ce fut dans ces dispositions qu'elle m'arriva à l'époque dont je parle; veuve depuis deux ans à peu près, elle n'avait pas quitté le deuil. Je la trouvai triste ou plutôt mélancolique; elle se concentrait en elle-même et restait des heures entières sans parler, savourant des cigarettes dont son œil suivait la fumée.

— Vous êtes une étrange compagne, Anna lui dis-je, un jour; il semble que vous soyez seule, et que ce qui existe autour de vous ne soit point : je ne vous reconnais plus.

Elle se tourna vers moi en souriant à demi.

— Cela est vrai, et ma prétention de

vous distraire, de vous amuser, est bien déplacée, n'est-ce pas? que voulez-vous! je rêve, et s'il faut l'avouer, en me réfugiant près de vous, j'ai songé tout autant à moi qu'à vous-même; j'espérais en votre gaieté pour me débarrasser de ces rêves qui m'obsédent. Vous vous reconnaissez impuissante à me guérir, je mourrai donc ainsi.

Elle soupira et reprit son occupation nuageuse; je ne revenais pas de ma surprise.

— Mais, lui dis-je, qu'avez-vous ?

— Ah! ceci est bien difficile à raconter, bien long peut-être; j'ai..... Vous vous moquerez de moi, ma chère, vous à qui il ne manque rien, si je vous entretiens de mes chimères.

— Toutes les jeunesses ont leurs chimères, Anna, même les mieux pourvues de réalités.

— Vous m'écoutez donc?

— Avec tout l'intérêt et l'amitié que je vous porte.

Elle ne répondit pas sur-le-champ, et envoya quelques bouffées au plafond.

— C'est que je me sens un peu folle, chère amie, reprit-elle, et qu'il est douloureux d'en convenir.

— On n'est pas fou lorsqu'on avoue sa folie, lorsque cette folie est aussi lucide que la vôtre. Chère princesse, rassurez-vous.

Encore un nouveau silence et de nouvelles spirales.

— Eh bien! ma chère, j'ai un amour qui me tue!

— Vous, Anna! vous, belle, libre, riche, un amour peut vous tuer! Quel homme ne serait pas fier d'être choisi par vous? quel

homme pourrait vous tuer par cet amour? Ici je commence à croire à la folie, j'en conviens.

— Quand vous saurez tout, vous me refuserez probablement votre indulgence.

— L'indulgence est toujours acquise au malheureux.

— Qui vous dit que je sois malheureuse?

— Alors je n'y comprends plus rien.

— Vous me comprendrez encore moins tout à l'heure, je le crains, et cependant je veux parler, je crois que cela me soulagera, c'est si doux de confier ce que l'on pense!

— J'écoute, encore une fois, mon amie.

V

— Je vous ai dit que j'ai un amour au cœur.

— Un amour dédaigné! cela est incroyable.

— Un amour dédaigné, non, un amour impossible, oui.

— Un amour impossible; pourquoi?

— Parce que celui que j'aime n'existe pas.

— Allons donc !

— Il n'existe pas, je vous le jure. J'aime l'idéal, je ne cherche, je ne veux que lui, et tout ce que je vois sur cette terre ne me satisfera jamais.

Je la regardai, étonnée, elle fit un mouvement sur son fauteuil, et ce mouvement trahit sa pensée.

— Cela est ainsi, poursuivit-elle, moquez-vous de moi, je m'y résigne, mais ne croyez pas que je m'égare; pour certaines âmes, l'idéal est la seule réalité possible, et je suis de celles-là.

Je ne savais que lui répondre, je l'écoutais fort intriguée et fort surprise. Je rêvais aussi, mais pas à ce point; mes rêves pouvaient à la rigueur se réaliser, ils avaient

quelque chose d'humain, et leurs ailes se ployaient souvent; les siens volaient dans l'azur et nous regardaient de trop haut.

— Oui, mon amie, ce monde est mal fait selon moi; rien de ce qui s'y trouve ne peut me suffire. J'aurais aimé mon mari, s'il l'eût voulu; mon âme s'élançait vers lui de toutes ses forces. J'entrais à peine dans la vie, j'avais les illusions d'une éducation avancée, et d'une imagination vive. Vous ne connaissez pas cette partie de mon existence, vous ne savez pas avec quels transports d'espérance je m'élançais vers l'avenir, et quelles déceptions m'attendaient.

— Je vous ai crue jusqu'à ce matin la personne la plus heureuse de la Russie.

— Heureuse! je le suis sans doute, c'est-à-dire je devrais l'être, il ne me manque

rien de ce qui paraît; on doit m'envier, et pourtant j'ai souffert tout ce que l'on peut rêver de souffrances; avant de m'établir dans le milieu que j'occupe, j'ai cherché longtemps mon chemin sans le rencontrer. Orpheline, avec une immense fortune, je fus élevée par mon aïeule, qui me gâtait au point de se brouiller avec Dieu lorsqu'il faisait soleil et que mon despotisme commandait de la pluie pour faire pousser les arbres de mon jardin. Je m'indignais de lire dans mes livres qu'il existait des pays où les fruits mûrissaient naturellement en plein air, sans tous les soins dont on les entoure chez nous; je voulais forcer la nature à m'accorder les mêmes bienfaits.

Notre terre était magnifique; ma grand'mère y dépensait des sommes folles, afin de

m'empêcher de former un désir; elle craignait de m'imposer cette fatigue.

— Je connais cela, répliquai-je en souriant.

— Je fus d'abord lâchée dans cet Éden, et dès que j'eus atteint l'âge de chercher un Adam, je ne songeai qu'à cela. En tout je voulais la perfection, en tout je rêvais l'idéal. Nos nuits fraîches et humides, succédant aux jours brûlants de la canicule, me faisaient soupirer après celles de Naples et de l'Orient, dont j'avais entendu les descriptions.

Ma grand'mère se désolait de ne pouvoir les apporter chez elle, comme elle faisait venir les ananas dans les serres.

— Que n'allait-elle les chercher?

— Hélas! son âge, sa santé lui interdisaient les voyages, et puis, les vraies gran-

des dames russes aiment leur pays de préférence aux autres, on les connaît peu à l'étranger ; elles restent chez elles, et si la curiosité les en fait sortir, elles ne se prodiguent pas, on ne les voit guère que dans des cercles intimes.

— Il ne faut pas les juger sur les quelques échantillons qui se prodiguent.

— Ce que nous cherchons ordinairement, vous le savez mieux que personne, c'est un climat plus doux que le nôtre, et l'Italie nous attire, de préférence à Paris même. Nous y sommes ordinairement des oiseaux de passage. Nous ne nous montrons pas, à moins de nous y établir pour plusieurs mois, et le ciel brumeux nous en chasse souvent.

Quant à moi, je préfère la vie de Pétersbourg à celle de Paris : elle est plus intime, plus vraie, elle réunit la famille au

monde; on peut y nourrir en même temps son esprit et son âme; à Paris, l'esprit seul est satisfait. Il est néanmoins agréable, et presque utile, de se retremper de temps en temps à ce foyer, de retrouver ce luxe et ce bruit.

On en goûte mieux ensuite la jouissance de la paix et de l'intérieur : n'est-ce pas votre avis?

— Complétement; aussi je passerai l'hiver prochain à Paris; et vous?

— Moi également.

— Quel bonheur de vous y retrouver! Nous nous referons la patrie absente par nos entretiens et nos souvenirs.

— C'est une si douce chose que les souvenirs! Je me rappelle ce temps de mon éducation où je travaillais avec tant de courage, je dévorais la science, il fallait m'arrêter et

non me pousser en avant. On nous instruit soigneusement, vous ne l'ignorez pas ; nous apprenons plus que les femmes des autres pays, en général ; et ma grand'mère tenait par-dessus tout à développer mon intelligence. En peu d'années, j'avais lu tout ce que l'on m'avait signalé de remarquable, en russe, en français, en anglais, en allemand et en italien ; nous avons tous le don des langues.

— On ne nous dispute pas ce mérite-là.

— Mon mari vint chez mon aïeule, appelé par la renommée de ma fortune et aussi par les récits des curieux : ils me blâmaient trop pour qu'un esprit juste ne me crût pas une petite merveille. Il ne vit d'abord en moi, il me l'a dit depuis, qu'une enfant volontaire, impérieuse, agaçante, qu'il serait piquant de dominer et de dompter même ; ces dé-

fauts ne l'effrayèrent nullement. Il me demanda en mariage, c'était un de ces hommes qu'on ne refuse pas.

— Cela est vrai.

— Il m'aima par curiosité, il voulait déchiffrer cette nature singulière, il en devina les premières sensations; ensuite il s'en lassa; il n'avait pas de persévérance. Le tourbillon de ses habitudes et de ses penchants l'entraîna. J'avais ouvert mon âme aux joies, aux aspirations de cet amour; je sentis qu'elles m'échappaient, je la refermai soudain, en concentrant en moi-même ces trésors que je lui aurais prodigués, et dont il ne sentait pas le prix.

Ce fut un cruel moment... Il me fallait désapprendre le bonheur et me contenter de l'indifférence. Le contraste est dur!

Elle reprit sa cigarette et acheva de la fumer, sans prononcer un mot.

— De ce moment, poursuivit-elle ensuite, date le changement de mon existence.

Le prince avait plus de défauts que la plupart des hommes, et il les dépassait de toute la tête; nul ne me parut semblable à lui, bien qu'il fût loin de la perfection, et c'était la perfection que je rêvais.

Je ne pus retenir un sourire.

— Oh! me dit-elle, je suis convaincue qu'elle existe et que je la rencontrerai. En attendant, je l'ai inventée. J'ai fait de mon héros un penseur; je veux qu'il soit beau, qu'il soit brave, qu'il ait un de ces esprits supérieurs appelés à régir le monde, lorsque Dieu les fait naître sur les degrés d'un trône.

— Miséricorde! vous allez aimer un sou-

verain !... vous songez à devenir favorite!

— Dieu m'en garde! Je veux aimer un homme qui puisse dominer ses semblables, parce qu'il se domine lui-même. Je consens à n'avoir dans son cœur que la seconde place ; la première appartient à l'humanité, à l'avenir. Le rôle des femmes, selon moi, n'est pas d'envahir la pensée de celui qu'elles choisissent et de le voir filer à leurs genoux comme Hercule. Je mépriserais un pareil amant. Il doit être mon maître sans que je sois son esclave ; il doit être placé si haut par moi et par lui, que nul ne puisse atteindre notre amour ; si je ne le sentais au-dessus de moi, au-dessus de tous, je ne l'aimerais plus, me comprenez-vous?

— Parfaitement, quoique je ne sois pas de votre avis, et que le nom de maître soit pour moi un épouvantail.

— Comment! un maître qu'on choisit, qu'on crée, pour ainsi dire; un maître qui vient abdiquer à vos pieds, au moment où il jette le monde loin de lui pour s'enfermer avec vous dans la solitude du bonheur! vous ne concevez pas qu'on se soumette pour mieux régner? vous ne comprenez pas que la gloire d'être aimée soit plus grande, plus désirable lorsqu'elle descend jusqu'à vous? Vous n'avez pas appris la mythologie donc? Il est vrai qu'on en médit fort, de cette pauvre mythologie, on n'en voit que le côté matériel, on en écarte la poésie, et je vous assure qu'elle en a beaucoup. Les dieux valent bien les anges: s'ils sont moins éthérés, ils sont plus complets, plus humains, plus près de nous. Ils transportent la terre au ciel, ils enlèvent les mortelles, ils restent dieux, ils les font déesses; tandis que les anges

perdent leurs ailes en nous aimant, et demeurent ici-bas avec nous : c'est une déchéance pour eux; je ne pourrais supporter celle de mon idéal.

VI

Anna me débita cette théorie inédite avec un sang-froid et un calme que sa physionomie confirmait; elle envoya gravement deux ou trois nuages de fumée; puis elle secoua les cendres de sa cigarette, et se tournant vers moi, elle me demanda :

— Que pensez-vous de cela?

— Je pense que les dieux n'ont plus d'Olympe, et que je ne puis les voir autrement que dans *Orphée aux enfers*. Les incarnations de Jupiter en Désiré, celles de Pluton en Léonce, celles du Roi en Béotie ou Bache, me semblent si loin de l'idéal, qu'elles me rendraient impossible toute excursion de ce côté-là.

Elle me jeta un regard !

— Ah! poursuivit-elle, ceci est du mauvais esprit parisien, voilà tout. A Paris, on rit des dieux, des rois, de l'amour, on rit du dévouement, on rit des illusions, on rit lors même qu'on souffre, et ce que l'on n'accepte pas, c'est le sérieux, tout en ayant la prétention d'en avoir.

— Enfin, ce dieu, cet ange, ce héros, vous ne l'avez pas rencontré?

— Non... cependant je vis avec lui, il ne

me quitte pas, nous accomplissons ensemble des actions, des miracles dont l'univers retentit. Nous planons sur les nuages, au-dessus de tous, et ce sont des délices ineffables que la réalité ne me donnerait probablement jamais. Depuis mon veuvage, je suis restée chez moi, à la campagne, seule, croyait-on, entourée pourtant de magnificences bien supérieures à celles que m'eussent offert la cour et la société la plus raffinée.

— On s'étonnait de votre retraite austère, on faisait de vous une Arthémise.

Elle leva les épaules d'un air de pitié.

— Je n'ai eu qu'une amie pendant tout ce temps, ma servante Agrippine; elle ne m'a pas quittée une minute, et elle ne m'a pas adressé une parole inutile, elle ne m'a pas fait une question, je lui en sais un gré infini. Cette pauvre femme m'aime tant! Elle

est près de moi depuis mon enfance; après son mariage elle a laissé pour moi son mari qu'elle adore, ses enfants et sa mère, en un mot tout ce qu'elle a de plus cher au monde.

C'est un dévouement, une probité, qui se rencontrent souvent chez nos serviteurs russes, et qu'on ne trouve guère ailleurs au même degré. Que deviendraient-ils, si on les civilisait? Y gagneraient-ils, oui ou non? Je suis tentée de répondre non, en voyant les domestiques civilisés si loin d'eux.

— Les domestiques civilisés pensent à leur intérêt, ma chère; nous y pensons bien, nous!

— Ma chère Varinka, si nous allions nous coucher? Je vous ai assez ennuyée ce soir. Vous me connaissez bien à présent, et vous pouvez me railler votre aise, je ne me

défendrai pas. J'avoue moi-même le danger de mes chimères; elles me dépaysent tellement, que l'air de cette planète n'est plus respirable pour moi; je me sens dépérir. J'essayerai donc de la distraction, et pour commencer, je veux être très-belle demain, à cette chasse où tout le voisinage nous attend; je prétends monter votre cheval le plus difficile; vous verrez que je ne m'en tire pas trop mal.

VII

Un coup d'œil rapide sur la vie intérieure russe me paraît essentiel. On ne nous connaît pas en France, on nous croit plus Français que nous ne le sommes ; et lorsqu'on nous laisse notre couleur nationale, on se place à un point de vue faux et incertain.

Nous avons beaucoup progressé depuis Pierre le Grand. Les idées libérales ont chez nous des partisans nombreux.

Le patriotisme est notre culte, nous chérissons la Russie à l'égal d'une mère, et nous la défendrions au prix de notre sang. Les femmes et les enfants même se lèveraient contre une invasion de l'étranger. Il n'est pas de positions, pas d'opinions, pas de craintes qui ne disparaissent devant la sainte Russie; tout à elle, tout pour elle! telle est la devise de tous les cœurs.

Nos habitudes de campagne ne sont pas celles de la France, nos repas sont plus fréquents et à des heures différentes. Il y a deux choses sur lesquelles les Français sont d'un despotisme complet, c'est leur langue et leurs cuisiniers; on parle partout français, les cuisiniers parisiens sont demandés dans

tous les coins du globe; il en résulte que les Français étudient peu les langues étrangères et qu'ils ne daignent goûter qu'à leurs mets; je m'explique mal, ils goûtent et ils apprécient même la cuisine des autres peuples, mais ils défendent à ces mêmes peuples de vanter ce qu'ils préparent et n'admettent aucune concurrence avec leurs fourneaux et leurs chefs.

Je ne dis pas qu'ils aient tort; je voudrais seulement qu'ils nous permissent d'avoir notre opinion, comme ils ont la leur.

Nous étions engagés pour ce jour-là à une partie de chasse, et le rendez-vous était dans un village situé à égale distance à peu près des habitations des chasseurs.

Nous devions ramener le soir chez moi nombreuse compagnie. Je l'ai dit, l'hospitalité s'exerce en Russie sur une vaste échelle:

sans avoir d'intimité, on reste très-bien dans un château une ou deux semaines; on vit là comme ailleurs, les plaisirs sont à peu près partout les mêmes; pourtant les nôtres sont plus somptueux, notre train de maison est plus considérable, nos habitations plus vastes; nous avons encore des grands seigneurs; qu'on les appelle des satrapes, je ne m'y oppose pas, mais ce sont des grands seigneurs.

Parmi nos voisins de campagne, il était un jeune homme assez peu exigeant pour être très-content de lui-même; dès qu'il eut vu la princesse, il s'en crut amoureux et se mit à lui faire la cour avec une assiduité fatigante. Il nous honorait de sa présence plusieurs semaines de suite, et ne la quittait pas d'une minute, au point qu'on le surnomma son *ombre*. Elle ne s'en inquiétait nullement, souvent même elle oubliait qu'il

fût là; elle ne le voyait ni ne l'entendait, c'était pour elle une chose indifférente. Il se contenta de ce rôle assez longtemps et ne me paraissait pas inventé pour en jouer d'autres.

Ce jour-là, ce jour de chasse il était levé dès l'aube selon son habitude, et il s'occupait en vraie mouche du coche, de nos attelages. Malgré les belliqueuses intentions de la princesse, il fut décidé que nous irions d'abord en troyka, sorte de drocheky à trois chevaux, qui vont comme le vent. Cet équipage est d'une grande élégance; le cheval du milieu trotte, les deux autres galopent de côté; c'est une façon toute particulière au pays. Les harnais sont couverts de cuivre, le trotteur a un cerceau doré au-dessus de la tête à une assez grande élévation; au haut du cerceau est attachée

une clochette, et souvent le nom du propriétaire est écrit en lettres d'or au-dessus. Les chevaux ont des rubans de toutes couleurs tressés dans la crinière. Le cocher est vêtu d'une chemise de coton rouge, *koumatch* ; il a un pardessus de drap gros bleu sans manches, culotte large en velours noir, grandes bottes à revers rouges; son chapeau, *valdaika*, est en castor noir bordé de velours de la même nuance, et orné de plumes de paon, de rubans ponceaux et bleus retenus par une boucle. Il tient à la main un fouet, *knout*, dont le manche est doré et garni de faveurs.

Nous avons en Russie tous les gibiers possibles, depuis l'ours jusqu'au roitelet. Il ne faut pas croire non plus que nos bocages soient déserts : les rossignols et les fauvettes modulent chez nous leurs plus douces chan-

sons. Les moineaux sont aussi hardis qu'en France, bien que les pierrots parisiens aient la prétention d'être les plus spirituels de l'univers. Notre Russie n'est pas aussi déshéritée qu'on le croit ici; à présent qu'on va en quatre journées à Pétersbourg, bien des gens l'apprendront facilement.

J'en reviens à notre chasse. Il était de fort bonne heure lorsque nous partîmes. La princesse avait laissé son idéal sur son oreiller, elle était d'une gaieté folle; pour la première fois depuis son arrivée, elle plaisanta beaucoup l'*ombre*, qui se pavanait à califourchon sur un squelette, sous prétexte de pur sang anglais. Il ne nous parlait point, il se contentait de se faire admirer : évidemment il comptait beaucoup pour son succès sur l'effet produit par ce mirifique animal.

Certains hommes espèrent se faire aimer dans la personne de leur cheval.

La journée s'annonçait magnifique, pas un nuage au ciel, un air doux et balsamique, une chaleur tempérée, un beau chemin, une amie spirituelle et bonne auprès de moi, un attelage m'entraînant aussi vite que la pensée, l'espoir d'une journée de plaisirs... j'étais ravie; je me mis à chanter je ne sais quel refrain, Anna chanta avec moi, et l'*ombre* daigna enfin se retourner, convaincu qu'on ne s'occupait pas de lui.

Nous étions des premiers au rendez-vous. Il s'agissait d'un loup fort audacieux, chef d'une tribu, prétendaient les paysans; il se montrait sans cesse autour du village. L'assemblée était nombreuse. Nous mimes pied à terre auprès de la maison de chasse

où nous attendait un excellent déjeuner.

Ces maisons sont situées sur les grandes terres pour la commodité des chasseurs, et forment de très-jolies fabriques ; elles accidentent le paysage.

Elles sont en bois rustique, à deux étages, un peu dans le genre des chalets suisses; un balcon tourne autour du premier, la balustrade est découpée à jour, et le même ornement se retrouve au-dessus du toit, formé de cette paille lisse et brillante particulière à la Russie. Ce toit est haut et droit, suivant les exigences du climat.

La maison est entourée, à une certaine distance, d'une barrière en ce même bois découpé d'un effet si propre et si charmant.

L'intérieur des deux chambres est lambrissé en chêne noir poli; des bancs pa-

reils garnissent les murailles; au milieu est une table rustique. Dans un coin brille l'image de saint Nicolas couvert de vêtements d'argent et d'or, le cadre est en bois sculpté et doré incrusté d'autres images plus petites.

Nous commençâmes à manger avec un appétit matinal. Nos mets russes sont très-substantiels, mais nous avions besoin de prendre des forces, une rude journée nous attendait.

Parmi les nouveaux venus je remarquai un Anglais, que j'appellerai lord Lionel D...; il était en visite chez l'un de nos voisins, et parcourait la Russie pour son plaisir. Lui et son hôte étaient de ceux que j'avais invités à revenir avec moi, et je fus charmée de cette recrue.

Lord D... mérite un portrait détaillé et

d'ailleurs il joue un grand rôle dans cette véridique histoire.

C'était un vrai grand seigneur, tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les grands seigneurs anglais, c'est tout dire. Il n'avait point la roideur d'un gentleman britannique, ses manières étaient nobles et gracieuses en même temps; son visage, d'une beauté sculpturale, ses cheveux blonds, son superbe œil noir, n'attiraient pas moins l'attention que sa taille élevée et sa démarche fière. Il parlait français presque sans accent, et s'exprimait ainsi dans cinq ou six langues. Il avait de l'esprit, de la science, une conversation variée et intéressante; il savait rire à propos, et la plaisanterie ne l'effrayait pas.

Sa mise, simple et recherchée, portait le cachet de sa nation et de sa naissance; il

poussait l'élégance au suprême degré, et cela sans affectation.

Je n'ai jamais rencontré d'homme plus accompli que celui-là; son caractère se développera dans la suite de ce récit, et l'on verra que je n'ai point exagéré son mérite.

Au moment où il nous quittait pour monter à cheval, je dis à la princesse :

— Ma chère, voilà votre idéal, ou je suis bien trompée. Vous ne trouverez pas mieux.

— Non, ce n'est pas cela; il y a, en cet Anglais, trop de l'homme de salon pour me représenter ce que je rêve. C'est un superbe dandy qui doit craindre de froisser ses habits en courant dans nos forêts, et qui nous fera chez vous trois toilettes par jour; je hais ces beaux fats, ils croient toujours qu'on les adore.

— C'est un héros de roman, ma chère, j'en suis sûre; je gage qu'il est brave et hardi. Vous en entendrez parler; il y a dans son regard une expression qui ne trompe pas.

La chasse commença, nous la suivîmes sur nos chevaux de l'Ukraine, si excellents pour la fatigue, si vites et si sûrs. Le coup d'œil était superbe; les hardis veneurs portaient des habits bleus dont la forme tient le milieu entre le costume circassien et le costume cosaque.

Je n'ai pas l'intention de décrire cette journée, je veux seulement raconter les premières circonstances de cette liaison bizarre, et les rattacher à ce qui suivra.

Un jeune garçon de seize ans, qui courait en casse-cou, fut surpris au coin d'un sentier par une bande de loups, il perdit la

tête : un de ces animaux se jeta sur lui et l'eût certainement dévoré, si lord D..., accouru à ses cris, ne l'eût arraché au danger, non sans en courir un très-grand lui-même : il eut la main entièrement déchirée d'un coup de dents; il en portera la marque toute sa vie.

Je triomphais. Anna fut obligée de convenir que ceci n'était pas d'un dandy ordinaire; elle avoua même qu'il joignait la modestie au courage, et qu'on ne pouvait supporter avec plus d'esprit le poids d'une gloire qui lui valait cent niais compliments par jour.

Il demeura assez longtemps avec nous pour me laisser comprendre que mon amie produisait sur lui une vive impression. Il se conduisait avec tant de tact et une mesure si parfaite que, excepté elle et

moi, nul ne se douta qu'il en fût amoureux.

En nous faisant ses adieux, il ne nous adressa aucune question; son visage, impassible et souriant, ne laissa pas deviner la moindre émotion contenue, et pourtant son cœur battait et son âme était triste, je n'en doutais pas.

— Nous retrouverons lord D... à Paris cet hiver! dis-je à la princesse.

— Tant pis pour lui, répliqua-t-elle, il en sera pour ses frais de voyage.

VIII

Anna partit avec moi de ma terre; nous nous séparâmes en route. Elle retournait chez elle et de là elle devait voyager en Allemagne, pour n'arriver à Paris que vers le mois de février. Moi, je comptais y être bien avant cette époque, et, en effet, j'y fus établie au commencement de l'hiver; je m'y pro-

mettais de grands plaisirs; j'y venais pour la seconde fois. La première, je ne l'avais qu'entrevu; je n'avais pu me former une opinion sur la société, un événement funeste m'avait rappelée précipitamment en Russie.

Cette grande ville est un tourbillon délicieux, je l'avoue, mais si je devais régler mon avenir; je n'y apparaîtrais que de temps en temps, pour ne pas rester en arrière du mouvement de l'intelligence. Les gens agités, si préoccupés des petites comme des grandes choses, me font l'effet de tambours qui m'étourdissent et m'ennuient.

La vie se passe avec une rapidité effrayante, on n'a pas le temps de la goûter, la journée est finie aussitôt qu'on l'a vue commencer : c'est un enivrement perpétuel, Quant à moi, lorsque je réfléchis, je préfère un morceau de pain partagé miette à miette

avec ma famille et mes amis, aux plus beaux festins loin du foyer paternel.

En rappelant mon passé de ces derniers mois, je me moque sans pitié de moi-même, de m'être adonnée si entièrement à ce fallacieux brouhaha : qu'en reste-t-il ? la fatigue et le dégoût. On est bien promptement oublié lorsqu'on n'est plus là ; rien ne s'efface comme les renommées de salon, elles s'envolent plus vite qu'elles ne viennent; si l'on quitte la scène, on y est immédiatement remplacé, et la foule n'a pas le loisir de former un regret, tant elle change souvent ses idoles.

Les grands hommes même, quand ils se retirent sous leur tente, subissent le même sort; on se demande s'ils existent.

Ainsi que me le disait un jour la comtesse Dash, le monde est un miroir : tant qu'on

est devant lui, il reflète ; aussitôt qu'on s'éloigne, les traces disparaissent. Rien n'est plus juste que cette comparaison.

Je recevais assez souvent des lettres de la princesse : elle m'annonçait sa prochaine arrivée, et cependant elle ne venait pas. Son séjour en Allemagne se prolongeait bien plus qu'il n'avait été décidé d'abord. Il régnait dans sa correspondance un certain air de mystère et de désolation qui me donnait à penser. Je lui demandai une fois :

— Avez-vous trouvé votre rêve?

Elle me répondit :

— Peut-être !

Je n'en savais pas davantage et j'étais réduite aux conjectures, lorsqu'un jour on m'annonca lord D...

IX

Il se présenta avec cette même grâce, cette même dignité tranquille que j'avais tant admirées en lui.

Je le trouvai maigri, ses joues étaient pâles et ses yeux *creusés*.

— Vous arrivez de la Laponie, milord, apparemment, lui dis-je, car vous comptiez

vous y rendre en nous quittant. Ce voyage vous a-t-il plu?

— Je viens de l'Allemagne, madame, me répondit-il.

— Ah ! et de quel côté avez-vous porté vos pas ?

— Je l'ai parcourue tout entière.

— Avez-vous rencontré la princesse ?

— Oui, madame.

On m'accuse d'être une étourdie, c'est possible, mais j'ai les pressentiments et le tact du cœur. Anna ne m'avait pas parlé de lui dans sa correspondance, il était pourtant impossible qu'il fût passé inaperçu : elle avait donc quelques raisons pour garder le silence; je les ignorais, je devais les respecter et ne pas chercher à savoir d'un autre ce qu'elle m'avait caché. Toute curieuse que je fusse d'en apprendre da-

vantage, je détournai la conversation sur un autre sujet.

— Restez-vous longtemps à Paris, milord?

— Peut-être, madame.

Ce mot-là m'était répété trop souvent pour ne pas me causer une vive impatience.

— Vous n'avez pas de projets arrêtés?

Il me regarda avec tristesse :

— Je n'ai plus de projets, madame.

Ceci indiquait positivement une domination acceptée. Lord D... n'était plus le maître de ses actions ni de ses pensées; était-il devenu cet idéal dont il semblait si loin d'abord? J'avais peine à le croire, il était trop soumis. En le regardant, en l'écoutant, je ne concevais pas néanmoins qu'elle pût chercher un autre héros.

La mélancolie répandue sur ses traits les rendait plus séduisants, sa physionomie avait

pris cette teinte fatale qui, depuis les poëmes de lord Byron a, tourné la tête à tant de femmes. Il était juste à souhait pour faire penser à Manfred, à Childe Harold, et je croyais connaître assez Anna pour être certaine qu'elle ne laisserait pas échapper une si belle occasion.

Il me tardait qu'elle arrivât; je ne voulus cependant pas interroger l'Anglais sur son retour : je hais tout ce qui ressemble à l'indiscrétion et à l'espionnage.

C'était l'heure de mes visites, mon salon ne tarda pas à se remplir, et la conversation devint générale.

J'ai des amis à Paris, je veux du moins conserver cette illusion, le temps la détruira assez tôt sans doute ; j'y ai même un *cavaliere servente*, le prince de Castelforte, grand seigneur sicilien, armé d'un esprit plein de

finesse, d'un bon cœur et d'un nez formidable. J'ai grande confiance en son jugement et je devinai tout de suite que lord D... lui plaisait, quand je le lui eus présenté. Je n'étai pas fâchée de faire un peu causer lord D... pour le révéler aux autres, je désirai en même temps faire causer les autres pour lui rendre service, et l'éclairer sur les sables mouvant où il allait marcher.

— Vous êtes venu souvent à Paris, milord?

— Très-souvent, madame, sans jamais l'habiter; je n'ai fait que le traverser pour me rendre ailleurs, j'ai la passion des voyages.

— Vous n'y êtes point resté un hiver?

— Non, madame, le monde français m'est totalement étranger, et pourtant mon enfance s'est passée en ce pays, dans la retraite, il est vrai.

— C'est une connaissance à faire, reprit le prince.

— Une connaissance bien dégénérée, ajouta la princesse A..., une de mes compatriotes, dont l'esprit est aussi distingué que le cœur.

— Il est certain que le monde parisien est bien changé depuis trente ans, ajouta le comte de T..., un charmant vieillard; les jeunes gens doivent bien envier les sourires qu'il reçoit des belles dames, dont il est le chevalier et le défenseur déclaré.

— Vous avez le droit d'être difficile, monsieur le comte, répliqua la comtesse de R..., cependant l'opinion générale...

— Eh! madame, l'opinion! l'opinion! n'a-t-on pas constaté mille fois ce qu'elle est, de quoi elle est composée? les gens qui la font et qui la colportent ressemblent à

des fusées qui s'élancent, brillent, tournent en l'air et retombent dans le vide.

— Leur opinion n'a pas de base, souvent ils n'ont pas même de parti pris, ils quêtent à droite et à gauche de quoi s'en composer un, ils y ajoutent quelques fioritures et lancent le propos sans s'inquiéter de ce qu'il deviendra. Cette macédoine de calomnies est presque toujours le contraire du vrai, aussi je ne crois que ce que je vois, ou ce que je sais d'original.

— C'est plus prudent, repris-je.

— Tant de personnes sont réputées spirituelles, et ne doivent cette réputation qu'à leur mémoire et à leur savoir-faire; tant d'autres ont des saillies empoisonnées par la méchanceté; d'autres ont le génie pratique des choses, une certaine profondeur d'idées et passent pour simples parce qu'il

se taisent; quelques-uns ne disent point de mal; mais ils l'écoutent de façon à provoquer les autres à en dire. Ils ont certaines petites mines d'approbations, des airs désolés, des yeux au ciel, qui ponctuent admirablement la médisance, qui en font ressortir les finesses.

— Oh! comme cela est vrai, s'écria-t-on de tous côtés.

X

— Et puis cette opinion, dont vous êtes si préoccupé et qui me paraît si peu de chose en ce temps-ci, n'est-elle pas changeante comme l'onde. Par exemple, ma chère madame, poursuivit le comte, en s'adressant à moi, il y a un mois à peine madame *** chantait vos louanges, avec un enthousiasme qui nous a tous gagnés; à

présent elle a pris une autre gamme, et vous n'êtes plus bonne à jeter aux chiens; que fera l'opinion entre ces deux extrêmes ?

— Elle choisira le mauvais; on est empressé de blâmer, dit lord D...

— Sa colère est facile à comprendre, ajouta le prince; lorsqu'elle vous vantait si bien, elle ne croyait pas nous persuader si vite, elle vous avait jugée inoffensive et incolore; autrement, elle n'aurait eu garde de vous faire remarquer; elle voulait avoir l'air de vous protéger malgré son impuissance, ce n'est pas elle qui vous a présentée. Vous vous êtes posée mieux qu'elle dans les salons; vous avez eu des succès, elle vous déteste, rien de plus naturel; on vous admire, on vous critique, mais on parle de vous; voilà ce que les femmes de cette espèce ne pardonnent pas.

— Vous avez cependant été bien bonne pour elle à son dernier voyage à Pétersbourg, interrompit la princesse A...; elle l'a crié sur tous les toits, à son retour.

— Son chagrin me touchait, repris-je, et son esprit faisait le reste. Je ne puis voir souffrir les autres, leur douleur me paraît double, j'en prends la moitié; rien ne m'attâche comme la douleur; malgré ma jeunesse, j'ai eu déjà bien des déceptions à cet égard, mais je ne me guéris pas.

— Vous vous guérirez! poursuivit le prince.

— Je ne le crois pas, ce péché-là est trop doux à commettre; madame *** avait l'air si bon, elle exprimait si bien ses chagrins et ses luttes! Son masque est tombé maintenant; il est remplacé par celui de l'envie; il ne lui manque que le diadème de serpents

— Elle n'a jamais passé pour belle dans notre pays, continua la princesse, et on l'a idéalisée à Paris.

— Pas tout à fait, interrompit un jeune baron allemand, dont le calme égale l'esprit; mais elle est tombée ici à une époque où les talents y sont en grande faveur, et l'on ne peut nier que les siens soient remarquables. Tel est le secret de ses triomphes et aussi de ses jalousies, elle craint de se voir détrôner.

— Vous dites que cette dame est malheureuse, dit lord D..., ne vous étonnez donc pas si elle est aigrie; le malheur aigrit toujours les natures ordinaires; il faut de grandes âmes pour résister à ce creuset. Pourtant cela soulage-t-il de voir souffrir? N'y a-t-il pas de place pour tous, sous l'aile de la douleur? Cette douleur se tourne en

venin, elle se répand en médisances et en calomnies qui blessent et qui déchirent; c'est une vengeance contre la destinée; il semble qu'on la corrige en la faisant partager.

— Quant à moi, reprit le comte, j'ai toujours vécu sans me soucier de tout cela; je vois le fond des choses et quand j'entends abîmer quelqu'un, ma première pensée est que cette personne a de la valeur, les beautés à la mode sont toutes déchirées à *laides* dents, leur seul tort est d'être belles, mais c'est un tort impardonnable que celui-là. Avez-vous remarqué un petit manége féminin qui m'amuse toujours ?

— Prenez garde, monsieur le comte, interrompit la princesse, nous ne sommes que deux, pourtant nous nous défendrons, je vous en avertis.

— Ceci ne vous regarde pas mesdames, et ne vous regardera jamais, ajouta le comte.

Vous me permettrez donc de continuer mon observation. J'étais avant-hier chez la comtesse D..., dont le salon s'ouvre le vendredi à la meilleure compagnie, vous le savez; vous savez aussi avec quel charme, avec quel tact spirituel elle en fait les honneurs; elle reconduisait une duchesse qui a été peut-être la plus belle il y a vingt-cinq ans.

J'étais à côté d'un cercle de jeunes femmes, où l'on arrangeait assez bien le prochain, quoique les ongles roses et crochus fussent cachés sous des gants irréprochables.

— Les femmes sont donc des diables, à votre sens, monsieur? je ne le crois pas, car alors les diables ne les tenteraient pas si souvent.

— Je ne discute pas, je raconte, madame, et le trait final me fera pardonner ma narration. Les dames regardaient passer la duchesse, et l'une d'elles dit avec un soupir !

« — Comme elle a été belle !

« — Oui, répliquèrent-elles en chœur.

« — Mais qu'elle est changée! Quel dommage !

« — Elle avait un visage admirable!

« — Une taille !

« — Des cheveux !

« — Des dents !

« — Une peau !

« — Des épaules et des bras !

« — Des mains ! des pieds ! »

Chacune des interlocutrices donnait vivement la réplique à son tour. Puis le chœur reprit avec explosion !

« — Hélas ! il n'en reste plus de traces ! »

Je me levai, et je ne pus m'empêcher de placer mon mot :

« — Mesdames, dis-je, mesdames, vos mères n'admiraient la duchesse que fort médiocrement ; il est vrai qu'alors elle n'était pas *si changée*. »

Le comte avait raison, et je ne fis pas de difficultés pour l'avouer ; j'aurais même ajouté une remarque à la sienne.

A Paris, les coteries sont toutes-puissantes, rien ne se fait que par elles ; la galanterie est remplacée par la camaraderie entre les hommes et les femmes ; un lion a sa maîtresse parmi les héroïnes des camellias, il a des amies dans le monde ; il ne leur fait pas la cour, mais il les soutient et il les vante, il adopte leurs sympathies, leurs rivalités, il voit par leurs yeux, non pas par affection, mais par indolence ; pour ne pas se donner

la peine de penser, il accepte une opinion toute faite, cela lui est si égal! son adorée est ailleurs, il a ses chevaux, son club, ses soucis d'argent; le reste est sans conséquence; il ne perd pas son temps à s'en occuper. Je ne méconnais pas les exceptions, ceux-là on les connait, on les apprécie et on les estime d'autant plus.

Au moment où notre conversation était la plus animée, la porte s'ouvrit et l'on m'annonça :

— La princesse Anna.

XI

Je jetai un cri de joie et je courus au-devant d'elle; nous nous embrassâmes tendrement.

— Quoi! lui dis-je, vous arrivez ainsi, sans me prévenir. Depuis quand à Paris?

— Depuis hier soir. En doutez-vous?... c'est qu'alors vous ne m'aimez pas comme je vous aime.

Le savoir-vivre de la bonne compagnie fit partir tout le monde ; il était facile de deviner que cette nouvelle venue était plus qu'une visite. Je n'eus même pas le temps de la présenter à personne.

Lord D... hésita un instant à la porte ; elle l'avait salué sans aucune préférence, elle ne le retint pas, ce qui me parut singulier.

Anna était toujours belle, mais bien pâle; elle avait autour des yeux un cercle brun qui leur donnait plus de profondeur ; sa physionomie était sérieuse et son sourire indécis. Vêtue de noir comme une veuve de la veille, pourtant avec une suprême élégance, elle se drapait dans une sorte de manteau retombant, qui faisait des plis magnifiques et lui donnait l'ampleur d'une statue antique.

A peine était-elle assise que je commençais à l'interroger; je brûlais de curiosité; elle rougit faiblement et ne répondit d'abord à mes questions que par un geste plein de grâce. Il disait beaucoup, mais il semblait m'imposer silence.

— Anna, poursuivis-je, pourquoi lord D... était-il chez moi lorsque vous y arriviez?

— Parce que je lui avais dit ce matin d'y venir.

— Comment l'avez-vous laissé partir alors?

Elle se tut. Je lui pris les mains; je commençais à m'impatienter.

— Chère amie, d'où vient cette hésitation? N'avez-vous plus confiance en moi? S'il en est ainsi, excusez mon indiscrétion et soyez sûre qu'elle ne se renouvellera plus.

— Vous n'êtes pas indiscrète, Varinka ; mais moi je suis embarrassée.

— Pourquoi?

— Parce que je ne peux lire dans mon cœur, et je ne sais comment vous expliquer ce qui s'y passe.

— N'expliquez pas, racontez.

— Sans doute... Que raconterai-je?

— Ce qui est arrivé depuis notre séparation.

— Il n'est rien arrivé, aucun événement du moins.

— Racontez alors vos sentiments, vos pensées, que sais-je moi? Racontez quelque chose enfin.

— Ma pauvre enfant gâtée, vous êtes bien toujours la même : vous commandez, il faut obéir.

Je l'embrassai; c'est selon moi la meilleure

expression du repentir en amitié, en amour sans doute aussi.

— J'obéirai donc, reprit-elle, vous verrez si vous êtes plus lucide que moi, car je me perds dans mes sentiments lorsque je les analyse.

— Vous aimez peut-être lord D...

— Vous avez raison, peut-être.

— Encore peut-être!

— Ma chère, vous seriez trop cruelle s'il en était autrement; il vient d'avoir tout à l'heure un énorme succès ici, et il vous adore.

— Il vous l'a dit?

— Non, je l'ai vu.

— Vous lui avez donc parlé de moi?

— A peine; mais à la manière dont il a prononcé une seule fois votre nom, j'ai deviné cet amour; dans la bouche d'un être

bien épris, le nom de la personne aimée est une caresse.

— C'est vrai, il m'aime bien.

Elle prononça ces mots d'une voix sourde, sans me regarder et comme se parlant à elle-même.

— Pourquoi souffrir, alors! Vous êtes libres tous les deux; vous semblez faits l'un pour l'autre, et...

— Ma chère, je ne l'aime pas!

— Ah!

Ce fut tout ce que je pus répondre, je n'en croyais rien.

— Non, je ne l'aime pas; non, ce n'est pas lui que j'aime, je le sens.

— Et qui est-ce donc?

— Celui que j'ai rêvé?

— Encore!

— Plus que jamais, je l'ai vu.

J'allais d'étonnements en étonnements.

— Et qui est-il?

— Ah! pour ceci, vous ne le saurez jamais; c'est mon secret, mon secret le plus cher, une partie de moi-même que je ne livrerai à personne, pas même à vous, pas même à lui.

— Vous me rappelez un joli mot de T. G., qu'il me disait ici même l'autre jour : « On est discret en amour par volupté! »

— Ce pauvre lord, pourtant; ce n'est pas sa faute si le démon des rêves m'emporte loin de lui.

— Vous avez donc rencontré cette merveille, en courant le monde!

— Oui, je l'ai rencontrée et je savais bien qu'elle existait; j'ai trouvé cet homme si fort au-dessus des autres, qu'il semble le roi

de la création; un hasard non cherché m'a placé en face de lui, au moment où je m'y attendais le moins. C'était dans une cérémonie religieuse, solennelle où peuples et princes se réunissaient, pour rendre grâce à Dieu; j'étais en bas de l'estrade, je priais et j'écoutais une musique adorable, qui faisait venir les larmes aux yeux, c'était comme une extase, et j'étais bien près du ciel; tout à coup je relevai la tête, et je vis devant moi un homme dont je ne pus détacher mes regards. Il faisait partie du cortége; je n'ai pas besoin de vous faire connaître en quelle qualité!

— C'était peut-être le bedeau.

Ma gaieté reprenait le dessus, nous n'étions pas au même diapason. Elle continua comme si elle ne m'eut pas entendue.

— C'était bien lui, je le reconnus et je

m'étonnai de ne l'avoir pas deviné plus tôt. Il promenait sur la foule un regard distrait, sa pensée était ailleurs ; pendant un instant néanmoins, cette harmonie divine le toucha, il devint attentif, nos yeux se rencontrèrent et je sentis ce que je ne ressentirai jamais. Mon âme toute entière se révéla par ce regard, il y eut entre nous un mouvement magnétique, car il me remarqua et demanda à son voisin qui j'étais. Je ne l'ai pas entendu mais j'en suis sûre, je suis même sûre aussi qu'on lui apprit mon nom, et qu'il le répéta.

— Vraiment !

— Nous restâmes ainsi en face l'un de l'autre pendant une heure, ensuite il disparut, mon cœur s'éteignit comme une flamme qui manque d'air, je m'évanouis.

XII

Je le rencontrai plusieurs fois de la même manière furtive, pendant mon séjour dans la ville, je sus un matin qu'il était parti ! j'eus d'abord l'envie de le suivre, et puis je réfléchis que cela n'était pas digne de moi. Je ne suis pas de celles qui accompagnent en esclave le char d'un triomphateur, et qui se

font broyer sous ses roues. Il ne m'aimerait pas, il était le mari d'une femme charmante, son existence occupée par les soins les plus glorieux et les plus grands, ne pouvait se partager qu'avec elle. J'étais sans espérance, je ne voulus pas être sans dignité, je restai.

— Et vous essayâtes de l'oublier?

— Pas du tout, je me décidai à aimer seule et de loin; mon amour ne pouvait exister qu'à cette condition, puisque mon amour c'était l'idéal, et que l'idéal descendu aux proportions de la terre, doit cesser d'être l'idéal. La renommée me parlerait de lui, je correspondrais avec la plus noble essence de lui-même, son intelligence et son cœur, je m'unirais à lui par l'imagination, et rien ne m'en séparerait, puisque entre nous tout était obstacles et que ces obstacles ne pouvaient arrêter ma pensée. Dès lors je n'avais

plus besoin de le voir, j'emportais partout avec moi son image, et je le suivais dans la route difficile où il n'admettrait ni un secours ni un encouragement.

— C'est donc un héros?

-- C'est un des hommes de l'univers dont on s'occupe le plus. Ne m'en demandez pas davantage Varinka. Je continuai mon voyage, je visitai le pays que je comptais voir, avec la même indifférence que si je n'avais pas eu désormais un but dans ma vie.

— Et lord D...?

— Il me suivait depuis la Russie et il ne m'a pas abandonnée un seul jour.

— Vous voyagiez ensemble, m'écriai-je au comble de la surprise.

— Allons donc! pour qui me prenez-vous, ma chère.

— Il s'était fait présenter à vous!

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS
9 R.F.

— A Berlin, je le reçus comme un étranger, et je ne l'engageai même pas à revenir.

— Barbare!

— Le pauvre gentilhomme ne murmura pas, et continua son mélancolique voyage, sur les traces d'une femme qui ne devait jamais lui appartenir.

— Quelle soumission et quel dévouement!

— C'est vrai... et... comment vous dire cela?

— Mon Dieu, dites tout, ne savez-vous pas à qui vous parlez?

— Eh bien, ma chère, un jour à Vienne, il faisait un temps admirable, j'étais plus accessible qu'à l'ordinaire à ces sentiments indéfinis dont mon âme est pleine, et que je ne puis expliquer, je montai en

voiture et je me fis conduire au Prater; c'est une belle promenade, assez souvent déserte, lorsque ce ne sont pas les heures et la saison du beau monde, j'avais besoin de marcher, je descendis et je m'enfonçai dans une allée solitaire, le soleil dessinait des méandres sur le sable à travers les feuilles des arbres ; les petits oiseaux trompés par ses rayons croyaient au retour du printemps et chantaient sur toutes les branches le ciel était pur et d'un azur merveilleux, les feuilles tombaient une à une, le silence universel n'était rompu que par le bruit mélancolique de leur chute, le vent les emportait en légers tourbillons, et le sable criait sous mes pas rêveurs ; je pensais, je souffrais, mais cette souffrance était douce, elle ne me semblait pas de ce monde, et je ne sais quel mirage me représentait ce Paradis tant désiré

où les âmes doivent se rencontrer enfin dans la plénitude de leurs forces et de leurs facultés aimantes. Bientôt d'autres pas se mêlèrent aux miens, j'apercus dans le lointain un homme qui marchait lentement et qui me tournait le dos. Je ne le reconnus pas tout d'abord, je continuai mon chemin. En approchant je ne songeais plus à lui, jusqu'à ce qu'en le touchant presque, il releva la tête, et je vis lord D...

XIII

— Il vous accompagnait donc toujours et partout?

— Toujours et partout, sans me dire un mot, sans me révéler sa présence que par la protection occulte qu'il étendait sur moi. Je trouvais à point nommé tout ce qui pouvait m'être agréable, je n'avais pas le temps

de former un désir, et ces soins, ces attentions pleines de délicatesse ne pouvaient être refusés. La veille encore une représentation à l'Opéra attirait la ville et la cour, il était presque impossible de se procurer une loge, la plus belle fut mise à ma disposition par le théâtre, je n'eus même pas la peine de la demander.

— Il n'y a que les Anglais de suprême éducation pour unir le savoir-vivre à l'amour.

— J'ignore donc pourquoi, moi, qui depuis Berlin, ne lui avais jamais dit une parole, moi qui le traitais avec une dureté que je me reprochais souvent, je me sentis entraînée à répondre à son salut par une provocation gracieuse; je m'arrêtai, il s'arrêta aussi très-étonné, je vous l'assure.

«— Milord, lui dis-je, il me faut bien vous

remercier sous peine de passer à vos yeux pour une ingrate. »

Il s'inclina comme si la reine lui eut assuré qu'elle était contente de lui :

« — Voulez-vous me donner votre bras, nous nous promènerons ensemble quelques instants. »

Il se crut le jouet d'un songe et n'eut pas la force de répondre.

Trois secondes après je m'appuyais sur lui, et nous continuions à errer doucement, gardant tous les deux un silence que nous n'osions pas rompre; il était trop ému et moi je commençais à me repentir de mon premier mouvement. Je connaissais peu de monde à Vienne, mais je pouvais être rencontrée par quelque compatriote, et que ne penserait-on pas de cette promenade matinale dans les allées du Prater? Je compris

enfin qu'il fallait parler, sous peine de laisser croire à une émotion égale à celle qu'il éprouvait lui-même, j'imaginais qu'un congé bien en règle mettrait fin à tout.

« — Milord, lui dis-je, permettez-moi de vous témoigner ma reconnaissance et d'entamer avec vous un sujet délicat ; notre position ne peut rester telle qu'elle est, elle a besoin d'être éclaircie.

« — A vos ordres, Madame, répondit-il, d'une voix tremblante.

« — Je ne ferai ni la prude ni l'ignorante, vous ne le craignez pas, et vous avez raison, Depuis que j'ai quitté ma terre où vous étiez caché pour m'attendre, vous vous êtes attaché à mes pas ; je vous ai rencontré partout, vous avez été mon ombre... »

— A propos d'ombre, interrompis-je, qu'est devenu celle qui vous obsédait tant

chez moi? Il vous avait suivie aussi et depuis lors on n'a plus de ses nouvelles.

Anna sourit pour la première fois depuis son arrivée.

— Lorsqu'il a été convaincu de l'inutilité de ses soupirs, il s'en est allé dans une de ses terres sur les frontières de la Sibérie, afin de se refroidir et de planter ses choux, ce qui lui rapportera davantage que de m'ennuyer.

— Revenons à milord, je vous en prie, il m'intéresse fort.

XIV

— Il me laissa achever mon réquisitoire, sans m'interrompre. Je sentais son bras s'agiter sous le mien, il faisait certainement un grand effort pour se taire. Lorsque j'eus bien formulé ma plainte, il me regarda, quel regard ! je ne saurais l'oublier.

« — Madame, fit-il, je dois conclure de

tout ceci que ma présence vous déplaît, que vous me défendez de voyager désormais à votre suite, et que je suis bien malheureux.

« — Je n'ai le droit de rien vous défendre, milord ; vous êtes libre de vos actions. Je dois vous faire observer seulement qu'une semblable persistance finira par me compromettre, ne fut-ce qu'aux yeux de vos gens et des miens, et qu'il serait à propos de la faire cesser.

« — Vos gens et les miens, madame, ne savent que trop avec quelle cruauté vous repoussez mes vœux, s'ils les connaissent.

« — Vous ne m'avez point fait connaître ces vœux, milord, et, en admettant que je les devine, je ne puis répondre à votre silence que par un refus aussi silencieux que la demande.

« — Vous m'ôtez donc toute espérance,

madame, il me faut donc complétement renoncer à vous et vous fuir? »

Cette question ainsi posée directement, me traversa le cœur, j'y découvris un sentiment inconnu jusque là.

L'amour de cet homme distingué, que je ne partageais pas m'était précieux néanmoins. Il me touchait, il occupait ma vie autrement que par des chimères, et insensiblement, l'image de l'autre devenait moins distincte à ma pensée. Je m'étais avoué plusieurs fois qu'un tel compagnon de mon existence entière la remplirait d'une façon bien autrement heureuse que les rêves les plus éthérés. En ce moment même, appuyée sur ce bras dont je connaissais la puissance, sentant battre ce cœur, dont la loyauté et le dévouement m'étaient prouvés, je compris combien une femme choisie par un te

homme devait être fière et charmée, et j'eus conscience de le faire souffrir, j'éprouvais un regret poignant de le perdre, je n'eus pas le courage de prononcer l'arrêt, et cependant le moment était décisif.

Se taire, c'était permettre à lord D... de continuer.

L'intuition du véritable amour est immense.

Milord devina sans doute ce qui se passait en moi; il ne voulut pas laisser à mon hésitation le temps de se décider; il quitta mon bras, me fit un salut respectueux et s'éloigna, me laissant indécise encore, étonnée, et presque joyeuse du faux-fuyant qu'il employait.

Mon regard le suivit dans les détours de l'allée; je ne le rappelai pas, je m'en remis au hasard, ce qui nous arrive si souvent

quand nous craignons de nous diriger nous-même.

Je me réservais une rupture prononcée, s'il devenait importun, mais un pressentiment me disait qu'il ne le serait point.

Le lendemain j'appris que lord D..., curieux de visiter en touriste les Alpes Tyroliennes, avait renvoyé ses domestiques en Angleterre; il était parti pour l'Illyrie, et le seul adieu qu'il me laissa fut un magnifique bouquet que je trouvai sur ma toilette.

Vienne me parut assez désert ce jour-là; je me promenai beaucoup, et le soir j'aperçus au bord du Danube, dans un endroit que j'affectionnais, un homme modestement vêtu, le chapeau enfoncé, qui me regardait de loin; je ne pus le méconnaître, et j'eus

toutes les peines du monde à ne pas lui montrer que je l'avais vu.

Depuis ce moment jusqu'à notre arrivée à Paris, hier, il m'a toujours suivie de la même manière.

XIV

Je l'avais écoutée avec bien de l'intérêt; mais, quant à la juger, c'était pour moi chose impossible, je ne la comprenais pas.

Ce double amour dans un même cœur, aboutissant à un isolement complet, me semblait inexplicable.

Cette femme, repoussant pour une chi-

mère inaccessible une passion si vraie, si tendre, si rare dans le temps où nous vivons, était à mes yeux une énigme que je ne me chargeais pas d'expliquer.

Je regardais autour de moi ces hommes qui remplissaient les salons; je ne découvrais parmi eux rien de comparable à ce qu'elle dédaignait.

Quelques-uns ont des qualités brillantes et solides, mais ils les font tellement valoir, qu'elles perdent tout leur prix. Et puis, à Paris, a-t-on le temps de les approfondir? peut-on savoir s'ils aiment sérieusement, avec abnégation, s'ils sont capables de faire un vrai sacrifice à une femme, ou si la vanité seule les dirige?

Dans un pareil doute, celle qui les écoute est bien sotte ou bien folle; aussi je demanderais volontiers à l'Académie de décréter

un nouveau mot pour remplacer celui d'amour : c'est blesser ce sublime sentiment que de se servir du même terme pour désigner celui qui le remplace.

On a maintenant supprimé, à Paris surtout, ce qui précède, ce qui déguise, ce qui excuse peut-être la faute d'une femme; on ne fait plus la cour, on n'offre plus d'hommages, on ne demande plus l'aumône d'un regard ou d'un sourire; on ne reçoit pas une grâce, on a l'air de l'accorder; on raille la poésie, on traite de temps perdu les délicieux moments consacrés à l'hésitation et aux joies infinies des premières impressions.

Les mots saisis à la volée, dans une conversation indifférente et que nul ne peut deviner, excepté celui à qui ils s'adressent; ces rougeurs amenées par un regard, ces battements de cœur provoqués par l'attente

d'une lettre, ces serrements de mains furtifs échangés au milieu de la foule, en passant dans une porte encombrée; toutes ces petites choses si grandes pour le cœur, il n'en est plus question. L'habitude de la mauvaise compagnie a gâté les hommes à Paris; la société y a perdu la galanterie et la politesse des mœurs. J'ai bien peur que ce ne soit pas là le progrès.

Combien lord D... ressemblait peu à ces jeunes gens à la mode! combien son respect, son idolâtrie pour Anna étaient différents de ces façons cavalières!

— Ma chère, dis-je à la princesse, lorsque vous serez restée ici quelque temps, vous apprécierez mieux ce que vous dédaignez, par la comparaison que vous serez forcée de faire, rien qu'en regardant autour de vous. Mais vous avez vu milord ce matin,

m'avez-vous dit; vous lui avez annoncé votre visite chez moi; vous vous êtes donc humanisée? Pourtant, vous venez de le traiter avec une grande rigueur.

— Le hasard, et le hasard seul, j'en suis sûre, nous a fait descendre dans le même hôtel. Je l'ai rencontré, ce matin, au moment où je quittais mon appartement provisoire, pour en prendre un définitif. Il m'a saluée en passant, je lui ai parlé d'un premier mouvement, et je lui ai dit, sans y penser, que je viendrais ici vers quatre heures. Il en a profité, voilà le fait tout simple, et sans commentaires. Si vous demandez la raison de mon caprice, je ne vous la dirai pas, car je l'ignore; ce n'est pas plus explicable que le reste. Il faut que vous me meniez dans le monde, le plus tôt possible; il faut attacher à mon cœur un grelot qui l'étourdisse et qui

me fasse oublier les idées qui me hantent. En vérité, c'est de la possession diabolique : je ne puis l'expliquer autrement. J'étais presque de son avis, et s'il m'eût été permis d'en causer avec M. D., le devin, je suis sûre qu'il m'eût expliqué cela. Je promis à mon amie de la présenter aussitôt que ses toilettes seraient préparées, nous allions courir ensemble chez ma couturière, chez tous mes marchands. La première chose à laquelle on pense en arrivant à Paris, c'est à s'habiller.

XV

Paris est le temple du goût. Nulle part on ne trouve les mêmes facilités, les mêmes trésors de la parure; une femme à peu près jolie ailleurs, devient ravissante ici; on la transforme, on l'idéalise, on lui compose un visage, on lui refait une taille, elle ne se reconnait plus elle-même : c'est une transfiguration.

La princesse n'avait pas besoin de ce secours; sa beauté pouvait se passer d'auxiliaires; mais les habiles faiseurs surent la mettre en relief, et, lorsque nous entrâmes ensemble dans un des salons des plus distingués, elle y produisit une sensation inouïe. Plus de cinquante personnes vinrent me demander son nom; celles qui la connaissaient s'empressèrent autour d'elle; nous devînmes le centre d'un cercle nombreux. Lord D... était là, il se contenta de nous saluer de loin; son succès fut aussi grand que celui d'Anna. On commençait à parler beaucoup de lui, et cela se comprend : les hommes de cette trempe et de cette tournure sont rares.

La princesse écouta, sans avoir l'air de s'y intéresser, les éloges qu'on lui prodigua.

— Quant à moi, dit la vieille comtesse

russe ***, je le proclame tout à fait exceptionnel; c'est un chevalier des anciens jours. Il me rappelle les jours merveilleux de ma jeunesse. Si j'étais encore une femme, je n'oserais pas le voir trop souvent; il est bien plus dangereux pour votre repos, mesdames, que tous les *gandins* et les *cocodès* des clubs de Paris; n'admirez-vous pas comme je suis érudite?

Anna, en voyant pour la première fois ce monde parisien tourbillonnant autour d'elle, en fut comme étourdie.

Elle ne distinguait encore personne, elle ne voyait que les masses, jusqu'au moment où l'on annonça l'empereur et l'impératrice; son attention fut alors éveillée, car il lui fut loisible de les approcher de très-près.

XVI

Elle trouva l'impératrice aussi belle que gracieuse.

Quant à l'empereur, qu'on me pardonne une comparaison surannée, mais bien plus juste qu'au temps où on l'employa pour la première fois : Louis XIV choisit pour emblème le soleil, il éblouissait comme lui.

Napoléon III n'éblouit pas, il brille, il éclaire; son intelligence est du génie, son courage et son habileté sont au-dessus des louanges. Ce qu'il dit, avec son calme habituel, est clair et profond. En peu de mots, il traduit une idée, qui, pour d'autres, demanderait une longue explication; c'est ainsi qu'il arrive à convaincre même ses adversaires.

Dans l'intimité, il est séduisant; il n'est pas embarrassé de sa grandeur et n'en embarrasse personne, sans jamais l'oublier et sans permettre qu'on l'oublie. On sent qu'elle est présente, et pourtant elle ne gêne pas; son œil impassible, suivant sa volonté de fer, est sa grande puissance; sa physionomie se ferme comme un livre scellé sous trois cachets; elle est impénétrable, et nul n'y peut lire. Quand ce visage de marbre

s'anime, lorsque le sourire se joue sur ses lèvres immobiles, c'est toute une révélation. Je n'ai vu que chez lui ce changement indéfinissable, d'autant plus étrange qu'il est naturel, et que ce n'est pas le trône qui le lui a inspiré. Il m'a été donné de voir de près les deux premiers souverains de ce temps-ci, et c'est un bonheur dont je suis fière; j'ai osé les apprécier l'un et l'autre, et peut-être mon jugement n'est-il pas trop mauvais.

L'empereur de Russie a l'apparence vive, la physionomie ouverte; il se montre franchement loyal, noble, courageux; il n'a pas de réticences, et on le connaît bien vite; il tient de son père une beauté remarquable; sa résolution d'être utile à la patrie est inébranlable; il veut le bien, il veut le progrès, il le veut franchement et il le prouve, en opérant en Russie une complète réforme

que notre histoire appréciera et qui restera dans les fastes du monde. Grâce à lui, notre pays a un avenir immense; c'est un cœur sans pareil, c'est un esprit civilisateur; il devance son siècle, tous les Russes bien pensants lui rendent la même justice.

Nul ne peut évaluer les difficultés qu'il a rencontrées dans son œuvre, la critique s'attache aux grandes choses.

XVII

La princesse concentrait en elle-même ses impressions et ne les laissait deviner qu'à une amitié éprouvée. Profondément observatrice, elle découvrait dans cette brillante société des points que je ne soupçonnais pas.

Partout le monde est faux; à Paris, il l'est

autrement qu'ailleurs : il ne dissimule pas sa fausseté, il s'en fait presque une gloire !

J'aurais de la peine à rendre ma pensée; cette fausseté devient pour ainsi dire de la franchise; on vous dit, on vous laisse voir qu'on n'est pas sérieux, que ces amabilités de salon ne sont qu'une monnaie bien dorée qu'on échange avec une courtoisie et une grâce sans pareilles, mais dont la valeur est nulle. La facilité de l'accueil fait aux étrangers à Paris n'a point d'exemple dans les autres capitales; on ne leur demande que le patronage de leur ambassadeur, et encore s'en passe-t-on quelquefois, si la maison est bonne, si la maîtresse est élégante, si la dépense est considérable; le culte de l'argent est universel : ici ses *autels* sont mieux desservis encore.

Dès qu'une femme a été présentée à la

cour par le représentant de son souverain, elle peut aller partout ; les portes lui sont grandes ouvertes.

On ne s'informe ni de ses antécédents ni de son caractère. La curiosité fait son petit travail souterrain, on parle d'elle, on la vante, ou on la critique, surtout si elle a une suprématie quelconque; on la reçoit néanmoins toujours avec la même distinction et le même empressement.

Lorsqu'elle obtient des succès, lorsqu'elle est placée de façon à attirer les regards, alors mille contes se débitent sur sa fortune, sur sa naissance, sur sa conduite. Elle sort de basse extraction, ses millions sont un leurre, elle a déjà eu cinq ou six aventures au moins, peu s'en faut qu'elle n'ait tué ses enfants comme Médée.

Pourtant on se dispute à qui la recevra, on

prône et on imite ses toilettes, les journaux la proclament la plus belle, la plus charmante, la plus adorée ; au fond de cela qu'y a-t-il ? le vide ! l'indifférence; bien pis encore, l'envie et la méchanceté.

Quelques-uns passent pour vos amis, ils le disent, et le font accroire. Ils ont une façon de vous louer, et de dire du bien de vous plus nuisible que de sanglantes épigrammes.

— Elle est charmante, disent-ils, elle est bonne, son esprit est beaucoup plus étendu qu'on ne le croit, c'est un cœur d'or, mais...

Ah ! le terrible et perfide mais !

— Mais c'est une folle ! mais elle n'a pas deux grains de bon sens dans la tête! la vanité la lui tourne, elle n'aspire qu'à faire parler d'elle, elle veut du bruit absolument, et c'est d'une maladresse! Je le lui répète continuellement.— Elle ne m'écoute pas. Je

m'en afflige, mais je n'y puis rien faire, c'est désolant, désolant !

Ces bonnes paroles, aidées de quelques froideurs, si permises et si concevables de la part d'une femme laide vis-à-vis d'une belle, arrivent à persuader le public, ou du moins à lui donner des doutes; il s'amuse de cette comédie dont il est spectateur, et pour le dénoûment il se moque de tout le monde, des accusateurs et des accusés : c'est sa manière de rendre justice.

Dieu nous garde de nos amis, nous saurons bien nous défendre de nos ennemis! Ce vieux dicton sera éternellement vrai.

XVIII

En dépit de mes observations, j'y serai prise encore.

Ce torrent parisien entraine tout ; on en connaît les dangers, et on s'y laisse aller avec délices : le luxe, l'élégance, la gaieté, factice ou réelle, sont prestigieux pour un étranger; une fois lancé, on ne s'arrête plus. Cepen-

dant, suffit-il de fréquenter les salons, avec le seul désir de briller, de se faire élever un piédestal par l'admiration ou par l'envie? Non; celui qui n'a pas complétement perdu le poli du cœur a des vues plus élevées, il cherche un aliment à ses sentiments et à ses idées. Quand il l'a trouvé, il ne le prodigue pas, il sait en jouir sérieusement.

Il y a dans cette grande ville une multitude de mondes, sans compter ce monde interlope trop souvent mêlé aux autres, à présent; tous ces mondes se touchent par quelque affinité, excepté un seul, tout à fait à part, le faubourg.

Celui-là est entièrement séparé des autres, et c'est le plus original, c'est le plus curieux à observer, car il a son individualité, il a sa spécialité positive, il ne ressemble qu'à lui-même.

Nous étions allées un jour, la princesse et moi, faire une visite dans un de ces hôtels de la rive gauche dont la cage de l'escalier seule contiendrait une habitation moderne.

Là est la véritable magnificence du pays, la magnificence de bon aloi; il n'est pas de banquier dont la fortune princière puisse soutenir la comparaison. Les pièces sont immenses, deux ou trois antichambres précèdent les salons; les laquais qui les remplissent n'ont pas la même tournure que les autres, ils sont plus solennels, plus respectueux.

Beaucoup d'hôtels sont remplis de meubles de famille, de tableaux et de curiosités que l'argent des banquiers dont je parlais tout à l'heure ne saurait payer. Le faubourg a le culte des ancêtres et de tout ce qui se rattache à eux, c'est son orgueil. Notre

visite faite, nous ne pûmes causer d'autre chose que de ce que nous venions de voir.

— Le faubourg ne se recrute pas, il se perpétue, me dit Anna; pour y être admis, il faut y être né, il faut y avoir sa famille et porter un de ces noms incontestables qui tiennent aux racines de la monarchie; à mesure que quelqu'un disparaît, les rangs se serrent, ils ne s'ouvrent pas.

— Aussi, repris-je, là se rencontrent encore les restes des traditions de l'ancienne société française, nous y retrouvons des vieillards, des femmes âgées, qui ont vu les magnificences d'autrefois, et qui conservent les mœurs d'une époque effacée pour jamais.

— Le faubourg a peu d'espérance, je le crois, ma chère; mais il a des souvenirs et il y tient, car c'est le reflet de ses beaux

jours, et ses beaux jours ne renaîtront plus; il le sait, la génération qui s'en va est généralement inébranlable dans sa foi. Elle ne change ni d'opinion ni de manière de vivre, elle se sert de sa richesse pour faire du bien, elle est magnifique en toute chose.

— Voyez les hôtels, les domestiques, le train de maison, tout nous présente l'image fidèle de cette haute noblesse française, si célèbre jadis, qui tenait cour d'honneur, d'élégance et de politesse, et qu'on venait admirer de tous les coins du monde.

Ce vieux duc assurait tout à l'heure pourtant que leurs pères étaient bien autrement grands seigneurs qu'eux. Les vieillards d'aujourd'hui conviennent de leur décadence, en voyant avec désolation celle de leurs petits-fils, bien plus sensible encore et qui augmente de plus en plus.

— Encore un demi-siècle peut-être, et le faubourg n'existera plus ; il n'est déjà qu'une ruine, splendide, respectable, qu'on ne peut comparer à rien, dans aucun pays, et qu'on ne saurait oublier ; il occupera toujours sa place dans la société française, même quand cette place serait vide, car nul n'oserait la prendre, ce serait une usurpation. Nos petits-enfants peuvent venir en France à leur tour, ils ne retrouveront plus le faubourg.

— Chaque conviction est estimable, surtout lorsqu'on a le courage de la soutenir, repris-je; que l'on serve un gouvernement ou que l'on poursuive une idée, on ne doit pas changer pour un intérêt quelconque, aucune influence ne doit l'emporter sur celle-là.

— Lord D... me le disait hier.

Le faubourg persiste, et on le conçoit; en

feuilletant l'histoire, il y retrouve à chaque page les noms de ses aïeux, il ne peut oublier leur puissance et leur gloire, il ne peut se résoudre à abdiquer. La nouvelle génération est plus traitable; le système d'éducation moderne regarde plus en avant qu'en arrière; malgré la surveillance et les efforts des parents, les nouvelles doctrines pénètrent même dans les donjons; elles ont déjà porté leurs fruits, elles les porteront plus encore; le mélange est commencé, il s'accomplira peu à peu, jusqu'à ce que tout se nivelle et que les classes disparaissent totalement. Nous ne verrons pas cette transformation, elle arrivera néanmoins, le monde tend à se perfectionner, c'est sa destinée.

— Combien on est aimable pour nous ce matin ! Si l'entrée du faubourg est refusée

aux intrus nationaux, elle est plus facile aux étrangers. L'accueil qu'on leur fait est plein de courtoisie. On s'en engoue même quelquefois; on est fort indulgent à leur égard, et on les met bien plus à leur aise que dans les mondes secondaires. Il semble que ces vieilles races se croient chargées de faire les honneurs de la France, qu'elles représentent noblement!

XIX

Il est aussi quelques salons frontières des autres, où les différents camps se retrouvent, où ils se voient sans hostilité. Ceux-là sont les plus agréables et les plus fréquentés, ce sont les anciens refuges; nul criminel n'y peut être poursuivi, inquiété, à condition que son crime soit de ceux que la bonne

compagnie tolère. Je n'ai pas besoin d'ajouter que là aussi les étrangers sont chez eux.

Rien n'est affable et charmant comme une grande dame française faisant les honneurs de chez elle. A l'art précieux de plaire à tous, elle joint le tact de dire à chacun ce qui lui convient et de prêter de l'esprit à ceux qui n'en ont pas. Sans être complimenteuse, elle trouve juste la louange qui doit vous flatter le mieux; elle vous prêtera son opinion, afin de se trouver complétement d'accord avec vous et vous croirez que cette opinion est la vôtre, tant elle mettra d'art à vous persuader.

Vous pouvez être plus intelligent qu'elle, vous ne serez jamais si habile en la science de plaire, vous ne serez jamais aussi véritablement chatte et femme. Les Parisiennes

sont les descendantes directes d'Ève, après les leçons du serpent. Qu'on ne prenne pas ceci pour une critique; quelle séduction fut jamais plus grande que celle-là ! n'a-t-elle pas perdu le genre humain?

XX

Anna avait loué un appartement tout près de chez moi, de sorte que nous nous voyions toute la journée; nous allions ensemble au bois de Boulogne, et presque chaque soir dans le monde. Elle s'efforçait de s'amuser et de prendre des idées autres que les siennes, sans pouvoir y réussir. Elle avait des accès

de gaieté bruyante, interrompue subitement par un mutisme et une mélancolie que rien ne semblait devoir guérir.

Lord D... allait chez elle quelquefois, rarement; il venait au contraire assidûment chez moi, où il la rencontrait et où il était certain d'être bien reçu. Elle le traitait tantôt bien, tantôt mal; sa patience et sa soumission ne se démentaient pas; il acceptait tout sans murmurer et ne se permettait même pas l'air malheureux en sa présence, c'eût été un symptôme de révolte.

Quant à lui, il changeait à vue d'œil, sa santé devait être altérée; il ne se plaignait pas et ne cessa pas un seul jour de se trouver au théâtre, ou au bois à la mode, où la princesse devait venir. Il la saluait de loin, attendant un encouragement pour pénétrer

jusqu'à elle; j'en avais véritablement pitié, et j'accusais mon amie de cruauté.

— Vous avez raison, me répondait-elle; mais je ne puis faire autrement. Elle ne me parlait plus de cet *idéal*, selon moi le seul obstacle à son bonheur; j'espérais qu'elle l'oubliait, lorsqu'un matin je reçus un billet d'elle, qui me rendit mes craintes et mes incertitudes :

« Ma chère Varinka, je ne vous verrai pas de quelques jours; n'en soyez pas surprise, et ne m'en veuillez point, j'ai besoin de solitude et je m'en vais à la campagne; je reviendrai plus forte, je l'espère, et plus capable de profiter de votre esprit. Quant à votre amitié, elle me suivra partout, je le sais et je n'ai pas d'excuses à lui faire.

« ANNA. »

Deux heures après, lord D... était chez moi; il ne m'adressa point de questions, son regard seul avait de l'éloquence, je compris qu'elle ne lui avait rien dit, et qu'il la croyait partie pour longtemps; je me hâtai de le rassurer, il m'en remercia par sa joie. Depuis longtemps je désirais sonder ce noble cœur, je désirais savoir jusqu'à quel point la blessure était profonde, et si la raison y pouvait apporter un baume. J'aimais ce jeune homme; j'étais entraînée vers lui par une estime profonde et par une sympathie irrésistible. Je le plaignais de toute mon âme; j'aurais voulu le voir apprécié, et la princesse était à mes yeux une ingrate sans intelligence; elle dédaignait son bonheur; elle l'avait sous la main, et elle le repoussait sans aucun motif.

XXI

— En vérité, milord, dis-je, vous changez beaucoup; vous ne vous soignez pas; vous veillez toutes les nuits, vous ne prenez aucun repos, c'est insensé.

— Je vous demande pardon, madame, je me repose.

— Le séjour de Paris est malsain pour

certaines natures ; vous devriez reprendre vos voyages.

— Vous le croyez, madame?

Sa voix s'éteignit dans ce peu de mots; il imagina que j'avais un congé à lui signifier; il pâlit encore, si c'était possible.

— Je le crois, sans avoir aucun motif pour cela, soyez-en convaincu. Cette vie que nous menons tous ne vous vaut rien, me semble-t-il, je vous l'ai dit tout naturellement et voilà tout. D'après la médisance, ajoutai-je en souriant, vous êtes retenu par les yeux d'une sirène qui a su vous apprécier à votre valeur, et qui peut-être, si vous vouliez bien, ne serait pas insensible à votre mérite.

Je faisais allusion à une certaine dame que je désignerai sous le nom de la *Grimacière*, et qui ne cachait pas son admiration

pour le bel Anglais. Sa réputation n'en souffrait point, tout au plus pouvait-on se permettre quelques plaisanteries, il ne la regardait pas.

Cette dame n'avait pour toute beauté que les jolis chiffons dont elle était parée, elle passait pour élégante et elle l'était ; elle voulait avoir de l'esprit, c'était plus difficile, l'esprit ne s'achète pas chez les marchandes de modes ou chez les couturières; elle attirait par quelques bons mots, et cela n'a rien d'étonnant : la méchanceté plaît généralement, il est aisé de la rendre drôle, on se fait ainsi des prôneurs à bon marché.

Elle reçut un jour une leçon sérieuse d'une des personnes les plus accomplies que j'aie connues, la princesse *** ; celle-là n'a que de nobles idées réunies à un grand cœur; le malheur lui a fait apprécier ses véritables

amis, et séparer le bon grain de l'ivraie. Rencontrant la grimacière un matin, elle mit ses mains dans ses poches au moment où elle lui tendait la sienne.

— Vous ne me reconnaissez donc pas, ma chère ? dit celle-ci.

— Que trop, madame, répondit la princesse.

C'est qu'elle est une véritable grande dame et qu'elle n'admet pas les petites ignominies.

Lord D... fut très-soulagé par ma plaisanterie; sans sortir de sa réserve habituelle-il y répondit par une fine remarque, sur les personnes à qui il faut laisser le plaisir de critiquer les autres, en dédommagement des avantages qu'elles n'ont pas. C'était ici le cas ou jamais, car la pauvre grimacière est bien déshéritée.

L'amoureux revint bien vite à son sujet. J'avais ouvert la porte aux confidences et il en profita avec délices. C'était la première fois qu'il me parlait de ses souffrances, de son dévouement, de son abnégation, non pour s'en vanter, c'était pour lui chose si naturelle! mais pour s'en plaindre. Il se sentait très-indigne d'être aimé par cette femme, et il s'estimait trop heureux qu'elle ne le chassât pas : c'était un Paladin, un Amadis, une vraie anomalie dans ce temps d'égoïsme et de calcul.

J'en fus touchée, et je lui promis mes bons offices pour décider la princesse à lui donner sa main. Qu'avait-elle de mieux à faire, mon Dieu!

Les femmes d'imagination passent toujours à côté du bonheur.

XXII

Cette conversation me laissa une profonde tristesse, ces deux êtres si intéressants, pourvus de tout ce qui constitue la félicité et ne pouvant pas la saisir parce qu'un obstacle invisible se plaçait entre eux, et qu'ils ne savaient pas se comprendre.

J'attendis impatiemment la princesse

pour la supplier d'écouter la raison, et je fus toute surprise à son arrivée de n'avoir pas beaucoup d'efforts à accomplir pour cela.

Elle avait passé son temps de retraite à Fontainebleau, dans cette splendide forêt, à laquelle l'hiver prêtait des beautés nouvelles et inconnues.

Les arbres dénudés, les rochers couverts de lierre et de mousse, la solitude de ces grands bois avaient parlé à cette imagination malade un langage ignoré, elle se satura d'elle-même et de ses rêves; elle s'avoua que cet idéal, tant caressé par ses pensées, n'apportait dans la vie que des larmes et tout au plus une satisfaction d'orgueil, fort difficile à comprendre pour tout autre qu'elle. En rendant justice à Lionel, elle l'apprécia à sa valeur; elle sentit son in-

gratitude et ses torts envers lui, elle se reposa délicieusement sur cette certitude que si elle voulait être heureuse, elle le serait complétement, car elle était bien aimée.

La princesse n'est pas une femme vulgaire, je l'ai dit, c'est un type à part, type fort rare dans cette génération, mais qui du temps de la littérature romantique était très-commun; c'était une de ces natures auxquelles l'infini offre encore des bornes trop étroites. Il n'en est pas de plus malheureuses, leur vaste intelligence leur sert à augmenter ce malheur en leur en faisant comprendre l'étendue.

Elle revint donc disposée à m'écouter, et n'hésita pas à convenir que j'étais dans le vrai.

Elle s'exalta même en me parlant de lui,

elle s'exaltait toujours : c'était chez elle un état normal, une fièvre continuelle.

Je ne supposais pas qu'on pût s'exprimer en de pareils termes, et n'être pas vivement préoccupée de l'homme qui les inspirait.

On était fort agité des préparatifs d'un bal travesti chez le comte et la comtesse W. Tout le monde sait combien ces fêtes sont recherchées, et quel bouleversement elles apportent dans les têtes féminines.

La princesse avait depuis longtemps préparé son costume, c'était celui de Malvina, la fille d'Ossian; il relevait admirablement sa beauté fière et un peu étrange; elle ne voulait pas recevoir lord D... auparavant, et se fit un véritable plaisir de se montrer ainsi transformée; le choix d'une héroïne écossaise devait flatter l'amour-propre national de lord D...; elle ne me cachait pas

qu'elle avait songé à lui, et qu'elle lui dédiait moralement ses succès.

Nous arrivâmes ensemble chez la comtesse; elle était très-émue de retrouver le lord, et moi j'étais ravie de cette émotion. J'espérais tout à dater de ce moment; elle ne résisterait pas à son cœur.

Nous allions voir dans ce salon d'élite le monde officiel, un monde distingué, jeune, vivant, essentiellement français du dix-neuvième siècle : la gloire du présent et l'espoir de l'avenir.

La comtesse W... est d'abord la séduction en personne; c'est pour elle qu'on peut ressusciter ce vieux mot français plein de grâce : C'est une *charmeuse*.

La presse était grande, et pourtant la maîtresse du logis savait trouver une phrase pour tous; bien qu'elle reçût d'augustes

hôtes, ils ne gênaient ni la gaieté ni les plaisirs.

Tous les feuilletons ont raconté cette solennité artistique et mondaine ; mes impressions ne sauraient être écoutées, après les charmants récits que j'en ai lus. Il est un journal entre autres, *le Sport*, élégant par excellence, toujours informé comme s'il eût pu être à dix endroits à la fois, et dont le chroniqueur, M. E. C., est aussi distingué que spirituel.

XXIII

Je ne puis cependant passer sous silence quelques-unes des personnes que je rencontrai ce soir-là. M'occuper d'elles est pour moi un plaisir, en même temps qu'un devoir de reconnaissance.

J'ai été accueillie avec une indulgence et une bonté dont je garderai éternellement

le souvenir; il est tout simple que j'aime à le rappeler.

Rien de brillant et de chatoyant à l'œil, comme cette foule où les diamants et les joyaux de toutes sortes étincelaient. Les costumes étaient superbes, et quelle gaieté! quel entrain !

Madame la princesse M. fut particulièrement belle et charmante; elle se montra aussi gracieuse que dans son salon, c'est tout dire. Personne ne reçoit mieux; personne n'apprécie avec plus de tact le mérite de ceux qui l'approchent.

Elle est aussi noble de cœur que supérieure par esprit. Son nom s'attache à toutes les bonnes œuvres.

Parmi les plus jolies, on citait une jeune duchesse que son mari est venu chercher jusque dans les neiges de notre Russie, pour

la transplanter à Paris, où elle occupe le premier rang, encore plus par le charme qu'elle répand autour d'elle que par sa haute position. Le duc est un homme d'État, un homme d'esprit : c'est aussi un homme de cœur.

Un peu plus loin, je rencontrai un personnage pour lequel une femme d'esprit a retrouvé l'épithète appliquée, sous l'ancienne monarchie, à M. de Sartines : *C'est l'œil de Paris*. Cet œil est toujours ouvert, et il voit bien.

M. B... est un des hommes les plus aimables de ce temps. Il fait aux étrangers les honneurs de sa ville de façon à leur donner grande envie d'y séjourner longtemps et d'y revenir bien vite, quand on est assez malheureux pour être obligé de la quitter.

Deux diplomates se présentèrent à moi, l'un après l'autre, je ne pouvais manquer de les reconnaître; car je les avais vus souvent, et ils ne sont pas de ceux qu'on oublie.

L'un vient du Nord; il a les qualités des princes des contes de fées; il est beau, il est jeune, il est séduisant, langoureux, calme, sentimental.

Beaucoup de femmes l'admirent, quelques-unes ont reçu ses hommages et en ont apprécié la valeur, sans pouvoir y répondre autrement que par la reconnaissance; on a beau être tigresse, on est flattée de refuser certaines gens et on leur sait gré de se faire plaindre.

Le chevalier est aussi de ceux-là; il a pris d'assaut la fortune et les honneurs, et jamais victoire ne fut plus méritée. Il représente

une nouvelle royauté, elle ne saurait mieux s'établir en Europe et donner meilleure opinion d'elle, qu'en nous envoyant de semblables ambassadeurs.

XXIV

Je fus aussi attaquée par un masque en manteau vénitien que je nommerai sur-le-champ : ce nom est célèbre parmi les plus illustres, c'est T. G.; il me fit des compliments sur mon costume de *Salammbô* que j'avais tâché de rendre le plus exactement possible, et il causa longtemps avec moi.

C'est un plaisir qu'il me donne souvent et dont je sens tout le prix.

La princesse avait vu lord D... qui s'approcha d'elle en tremblant; il était pourtant bien beau sous son costume italien du quinzième siècle. Je m'attendais à une entrevue décisive, et rien ne m'étonna davantage que la froideur d'Anna; elle échangea seulement avec lui quelques paroles, puis elle accepta le bras d'un de nos compatriotes, et se mit à parcourir les salons, sans s'occuper davantage de son *patito*.

Je la vis revenir au bout d'une heure, assez animée.

— Ma chère, me dit-elle, j'ai besoin d'une de vos soirées; cette semaine, êtes-vous libre?

— Pas beaucoup; je suis bien occupée, récapitulons :

J'ai la duchesse G., un salon varié, charmant;

Puis la duchesse P. D. B., une des réunions les plus triées et les plus amusantes, dont la maîtresse de la maison fait si bien les honneurs.

La comtesse de C. nous annonce des merveilles : comédies, bals, etc.; c'est digne de l'hôtel de Rambouillet.

Ensuite, le comte P.; la comtesse est aussi gracieuse qu'élégante.

J'ai encore la comtesse D. qui reçoit si bien en grande dame!

— Mais, pour samedi, pouvez-vous me faire un sacrifice?

— Impossible; le matin, je vais chez la princesse d'E. et chez la duchesse B., une des dames les plus distinguées que je connaisse, puis chez la duchesse de T.

Toute cette famille est si bonne et si spirituelle! Une de ces dames nous donnera le plaisir de lire un jour ses Mémoires : j'irai de là à une matinée musicale chez la marquise d'A., dont vous connaissez la superbe voix, et enfin le soir à l'ambassade d'Angleterre; tout le monde sait combien c'est magnifique; combien les amphitryons sont accueillants et combien les jeunes ladies sont ravissantes; vous jugez si je suis occupée.

— J'irai donc sans vous au bal de l'Opéra, car j'y tiens; je veux voir ce monde dont on parle tant; nous ne pouvons l'apercevoir que par cette lucarne, et en n'en disant rien à personne, ce plaisir n'aura aucune conséquence. D'ailleurs, nul n'a le droit de trouver mauvais ce que je fais, et c'est très-doux, une telle liberté; aussi j'aurai bien de la peine à en faire le sacrifice, croyez-le.

XXV

La curiosité d'Anna était plus facile à satisfaire qu'elle ne le supposait : malheureusement, ce monde dont elle parlait est visible ailleurs qu'au bal de l'Opéra. Il ne se mêle que trop aux autres et on le rencontre partout.

Au théâtre, au bois de Boulogne, aux

courses, sans cesse on le coudoie, il tient peut-être une place plus grande encore dans la vie.

C'est un des côtés de l'existence parisienne dont il faut parler malgré soi, en cherchant à la peindre.

Les hommes vont peu dans la société; presque tous ceux qu'on y rencontre sont des étrangers; la jeunesse de Paris, même la plus aristocratique, ne s'y montre que pour remplir une obligation, le plaisir pour elle n'est pas là.

La facilité des mœurs et des habitudes les a éloignés de toute gêne et de toute contrainte. Ce monde-là leur paraît mille fois plus agréable que le nôtre; ils y trouvent une complète satisfaction à leurs goûts dominants et ils n'ont besoin d'aucun effort pour y briller; celui qui a le plus d'esprit,

le plus de succès, est celui qui a le plus d'argent.

Il s'est donc formé, depuis quelques années, des salons, dont on parle, qui comptent et qui marquent, et dont les divinités sont les hôtesses de l'amour. Chacun y est bienvenu aux conditions du programme ; on y rencontre des femmes charmantes, tous les hommes connus, on y a la même liberté qu'au club et, de plus, on y voit les beautés à la mode, tout ce que le luxe, l'élégance, le confort ont de plus raffiné, s'y déploie pour attirer et retenir ces messieurs.

Ce sont des repas exquis, ce sont des conversations ravissantes, ce sont les premiers artistes qui se font entendre, ce sont les premiers écrivains qui prodiguent leurs causeries.

L'œil est ébloui des toilettes, des diamants, des magnificences; tous les penchants, tous les entraînements, sont satisfaits, l'amour-propre est flatté par la victoire sur les concurrents; on peut se croire un grand homme parce qu'on a enlevé un cœur à mille rivaux; on ne calcule ce qu'il coûte qu'en sondant à la fin le creux de sa caisse.

Et l'on peut jouir de tout cela sans aucune peine, sans aucune gêne : on peut aller dans ces paradis endiablés en redingote, en cravate noire, en bottes crottées; on se permet toutes les excentricités, on y dit ce qui passe par la tête, on y apprend les nouvelles, on y fait des connaissances utiles, on y jauge le cours de la Bourse, on y flaire de bonnes affaires, on y est aidé par les belles filles qui espèrent avoir leur part.

Tout cela est bien séduisant, je l'avoue ; à une époque où l'on a supprimé l'amour, il est tentant de le rencontrer tout fait ; aussi n'est-ce pas là précisément ce que je blâme.

Le siècle est ainsi. Les mœurs se sont modifiées, et nous ne saurions quel remède y apporter. A quoi bon s'en plaindre alors? Ce n'est pas digne et c'est inutile.

Une femme soigneuse de son influence ne doit pas prodiguer ses plaintes ; c'est reconnaître son infériorité ; il est maladroit de convenir qu'on a pu avoir des torts envers elle.

Je voudrais seulement que ces messieurs fissent deux parts de leur existence, que ces deux parts ne se mêlassent pas et qu'il n'y eut jamais de point de contact entre elles.

Cela se fait dans les autres capitales ;

nulle part les Aspasies n'occupent la position qu'elles ont ici ; elles y sont chez elles, entre elles, les hommes les voient et les fréquentent comme ici, sans que cela soit affiché néanmoins, et s'ils rencontrent leur mère ou leur sœur, ils ne sont pas obligés de leur témoigner leur respect, en feignant de ne pas les voir.

XXVI

La princesse n'avait pas encore eu le temps de connaître ces détails, elle allait à la cour, dans les salons, mais elle recevait peu et, excepté moi, elle n'avait pas d'intimité. Les récits des voyageurs à l'étranger l'avaient instruite des habitudes parisiennes et de la nouvelle puissance des beautés du quartier

Bréda; elle ne s'en était plus inquiétée jusqu'à ce bal où la conversation d'un jeune homme, très-versé dans ces matières, lui donna la curiosité d'en savoir davantage.

Je la croyais toute occupée de son amour et à mille lieues de ces balivernes sociales ; il me tardait de la voir seule et de déchiffrer l'énigme de son cœur ; son chevalier nous quitta lorsqu'elle m'eut rejointe.

— Eh ! bien, lui dis-je, et Milord ?

— Ne m'en parlez pas ou vous allez me rendre d'une tristesse ridicule. Il faut ici un double masque, et celui que l'on ne montre pas est encore plus masque que l'autre.

— Ma chère Anna, je ne puis vous comprendre.

— Je le sais bien ; est-ce que je puis me

comprendre moi-même? Demain nous causerons, d'ici là étourdissons-nous.

— Regardez ce pauvre lord D. . là-bas. Est-il beau, est-il désolé? Prenez garde! de jolis yeux le suivent et l'invitent de toute part, sans compter ceux de la Grimacière.

— A propos de la Grimacière : ne me demandait-on pas tout à l'heure si sa mère était l'auteur du joli livre dont on a tant parlé! vous jugez comme j'ai répondu. Voyez ce que peuvent faire les erreurs de noms ; prendre une femme jeune, élégante, spirituelle à l'excès pour une vieille méchante qui, en fait de compositions, ne fabrique que des histoires empoisonnées ; il est aisé de voir à présent combien elle est détestée, malgré sa richesse; ici elle n'a pas de maison, elle ne donne pas de bals, de dîners; on l'a jugée à sa valeur, puisqu'on

n'a pas besoin de lui faire la cour, et l'on comprend que, malgré sa bigotterie, elle n'est capable de rien de bon ni de grand.

On devrait, en effet, pouvoir dépouiller ainsi les méchants de leurs prestiges et les montrer tels qu'ils sont : ils ne feraient pas tant de mal.

Anna regardait autour d'elle, ses yeux fuyaient Lionel, par une sorte de regret ou de remords; elle avisa un homme à la physionomie animée, au sourire fin et caustique; elle me demanda si je le connaissais.

— Certes et vous aussi, vous avez souvent admiré son style ferme et concis, c'est un des premiers publicistes de ce temps, c'est M. de G., combien sa femme est belle dans son costume de Fée aux perles!

— Ah! mon Dieu, ma chère, quel bonheur, de rencontrer ainsi à chaque pas des

intelligences supérieures, des gens illustres, et que cette fête est charmante!

— Les arts et les lettres sont ici chez eux, princesse; la protection et les encouragements éclairés qu'ils y trouvent les attirent bien plus que la position officielle de celui qui les convoque.

La nuit se passa ainsi tout entière en éblouissements; je pris rendez-vous avec mon amie, pour nous retrouver le lendemain au bois à la belle heure, et nous nous promîmes une conversation sérieuse, en dépit des visites qui ne pouvaient manquer de nous interrompre. Le bois est un salon de jour; tout le monde s'y connaît, une nouvelle venue ou un intrus y sont bien vite signalés; je crois qu'on y médit un peu plus qu'ailleurs.

Lord D... nous salua lorsque nous pas-

sâmes devant lui; il nous suivit de loin, et demanda sa voiture dès que la nôtre fut avancée.

— Ma chère, dis-je à la princesse, si vous continuez, cet homme-là se brûlera la cervelle.

Elle s'enfonça dans le coin de la berline et ne me répondit pas; c'était peut-être aussi sa pensée.

Anna était une créature fantasque, et tout était étrange dans cet amour dont l'étude devenait pour moi une curiosité; il me tardait d'en connaître le dénoûment; je ne le prévoyais pas. Tout était possible entre ces deux êtres; je croyais même à la haine de lord D. pour elle; après tant de tourments endurés, je n'avais pas confiance en sa raison, et je redoutais fort qu'elle détruisît leur vie à tous deux, par ses folles chimères.

XXVII

Le lendemain, lorsque j'allai la prendre, je la trouvai à son piano, chantant la délicieuse romance de Rubini, l'excellent professeur, « *Si tu m'aimais!* »

Elle mettait une expression pénétrante dans ce chant vraiment inspiré; je l'écoutais avec délices.

Elle prit son chapeau sans me parler; quand elle eut fini, nous partîmes.

— Ma chère Varinka, dit-elle la première, vous me trouvez bien extraordinaire, n'est-ce pas? Je suis à vos yeux une extravagante visionnaire, et peut-être n'avez-vous pas tort. Pourtant, si vous saviez combien je souffre; je me demande si moi ou les miens, nous avons commis quelque grande faute, dont on doit nous punir; il faut qu'il en soit ainsi pour que Dieu m'ait envoyé un pareil supplice.

— Pauvre amie! il est donc bien vrai de dire que le bonheur est en nous-même et dans notre caractère; qui serait plus heureuse que vous, si vous vouliez?

— Oui, je ne puis me plaindre de ma destinée, que Dieu a faite si belle et que je gâte sans cesse. Ma nature est insatiable;

rien ne peut la satisfaire; elle veut, avec une ardeur impatiente, ce qu'elle ne peut atteindre; elle rêve la perfection, et le Créateur ne la permet pas sur la terre; alors elle s'improvise un enfer à elle-même, elle se torture et se déchire; c'est affreux !

— Il me semble que la raison.....

— La raison n'a qu'une voix bien faible dans le cœur; les passions l'étouffent et ma folie la domine. Vous ne me croirez pas lorsque je vais vous faire lire dans mon âme. La belle image qui me hante, s'est beaucoup effacée. Lord Lionel a pris sa place en grande partie; tant qu'il n'est pas près de moi je pense à lui, je l'aime, je désire sa présence; aussitôt qu'il paraît, il semble qu'un rideau glacé tombe entre nous deux. Ce n'est plus lui que je vois, c'est l'autre, quelque chose que je fasse, il est là et mi-

lord disparaît. Je n'éprouve pour lui que de la répulsion; il me paraît petit, mesquin; c'est un pygmée près de mon idéal, et malgré moi il me fait presque horreur; je le fuis comme une infidélité dont je ne suis pas complice.

— C'est inconcevable, et vous devez bien souffrir en effet.

— Aussitôt que je suis seule tout change. Je me reproche mon ingratitude, et je pense à lui uniquement; je me sens tout heureuse de ces sentiments, car là est le port. Hier encore, avant d'aller à ce bal, j'en étais si convaincue, que je me suis jetée à genoux en disant : « Oh! mon Dieu, soyez béni, je l'aime! » Au moment de le rejoindre, j'ai éprouvé toutes les émotions du retour. Vous en avez été témoin; dès qu'il s'est approché de nous, le même phénomène

s'est opéré, ma répulsion s'est éveillée, je n'ai pu la cacher ni à lui, ni à vous, ni surtout à moi-même, et le reste de cette nuit a été pour moi une torture; aujourd'hui je suis comme hier; au moment où je vous parle, je le cherche autour de moi, je l'attends avec impatience. Lorsque je le verrai, tout mon cœur s'élancera vers lui, et alors ce spectre terrible s'élèvera devant moi; quelles que soient les qualités de lord Lionel, c'est un homme, et celui que j'ai rêvé est un dieu; il est supérieur à tous, c'est enfin l'idéal!

— Ah! ma chère, pardonnez-moi de le répéter, ce mot seul peut le peindre. C'est en effet de la folie; l'imagination exaltée à ce point en est voisine, car, soyez-en sûre, tout cela gît dans votre imagination; votre cœur n'en est pas complice. Vos lec-

tures, la solitude de votre jeunesse, votre veuvage, votre vertu même, ont amené cette aberration. Vous avez outré le bien, vous avez placé trop haut vos espérances, vous ne les atteindrez jamais. Redevenez raisonnable, Anna, je vous prêche la raison parce qu'elle seule peut vous sauver; elle seule chasse les tentations de la folle du logis; je ne suis pas une prêcheuse bien redoutable et vous pouvez m'en croire, n'est-ce pas?

Au même moment, lord Lionel arrivait à cheval au-devant de nous; notre voiture marchait au pas; un petit embarras nous arrêta quelques instants auprès d'une calèche entraînant deux des plus célèbres *petites Dames* du calendrier de ces Messieurs; j'entendis l'une demander à l'autre si elle connaissait *cet Anglais*.

— On le dit fort riche, ajouta-t-elle,

mais il n'a pas besoin de cela, il est si beau, si élégant, qu'on serait fière d'une pareille conquête, n'eût-il à donner que son cœur.

— J'ai chargé le baron de me l'amener; je l'ai invité à mes trois derniers dîners; il a refusé, ma chère, il paraît que notre monde ne lui va pas.

— Il y viendra; ces étrangers se font prier souvent, c'est un genre; ils posent, mais quand une fois ils ont mis le pied chez nous, ils n'en sortent plus; celui-là fera comme les autres.

Les voitures avançaient, je n'en entendis pas davantage; la princesse n'en avait pas perdu un mot, elle jeta sur ces femmes un regard de suprême dédain, qui, bien loin de ressembler à un défi, n'en admettait pas même la possibilité; elle avait pour lord D...

une estime qui la plaçait au-dessus de toutes les craintes.

Il nous rejoignait en cet instant; son salut eut une grâce pleine de respect et de politesse. Je trouve beaucoup de séductions dans un salut bien fait; c'est un hommage muet auquel nous sommes d'autant plus sensibles qu'il peut passer inaperçu.

Hélas! je vis descendre sur la physionomie d'Anna ce nuage glacé dont elle me parlait; elle prit une expression profondément triste, et pendant tout le reste de la promenade j'eus bien de la peine à lui arracher un mot.

XXVIII

La mode, à Paris, est essentiellement routinière, en ce qui ne tient pas à la toilette surtout; ainsi, elle adopte une allée, une promenade, et elle n'en sortira pas à moins d'un cataclysme. Au bois de Boulogne, on se promène au bord du lac, d'un seul côté; les voitures s'entassent les unes sur les au-

tres; elles marchent au pas, afin de se mieux montrer et de mieux voir, non pas le paysage ou les eaux bleues, mais les attelages et les figures.

Cette réunion du matin est un salon en plein air, je l'ai dit; c'est aussi une sorte de théâtre, car ce salon est public, et les spectateurs n'y manquent pas; on s'observe, on s'épluche, on se critique. Les femmes montrent des toilettes nouvelles, et les hommes cherchent fortune dans cette exhibition quotidienne.

Quelques personnes quittent leur voiture et descendent sur le trottoir : c'est le seul moyen de causer, car on ne permet pas de s'arrêter dans la file. Les centaures et les centauresses qui viennent pour se faire admirer sont d'un autre côté de la route; mais ceux qui montent sérieusement à cheval,

parcourent le bois en tous sens : c'est le véritable plaisir.

Ce tableau est très-animé, sans être gai; tous ces gens ont l'air de s'ennuyer profondément; ils semblent être venus à cette procession, parce qu'ils y sont forcés, et ces équipages, roulant lentement l'un près de l'autre, me font l'effet de suivre un convoi.

Rien ne ressemble moins à un plaisir; c'est un ennui officiel, je le répète; on y va parce que les autres y vont, parce que les désœuvrés doivent porter leur désœuvrement quelque part, et que le bois est l'endroit choisi; on y va pour pouvoir dire qu'on y a été enfin, et à Paris, c'est là le secret de bien des choses.

Le *paraître* est la passion dominante des Français, qu'ils me pardonnent cette vérité.

Depuis qu'il n'y a plus de priviléges, ils sont aussi ardents pour jouir de ceux du beau monde que le premier jour, l'égalité est le besoin impérieux de la nation, la liberté et le bien-être ne viennent qu'ensuite. Des trois mots sacramentels de la révolution, le second domine les autres; il les effacerait au besoin, si c'était une condition de son existence.

Et puis les Parisiens aiment le faste; ils aiment ce qui brille, et sont toujours enfants sous ce rapport; il leur faut des cérémonies et des représentations, voilà pourquoi la simplicité de la république n'a pu s'implanter chez eux. Les habits brodés, les décorations, les *hochets de l'ambition* enfin sont bien plus de leur goût.

Je fus tout étonnée, ce matin-là, de rencontrer un des hommes dont la conversa-

tion et les manières me sont le plus sympatiques : H. de P... Ordinairement, il ne quitte guère son cabinet dans la journée, où il écrit ces charmantes chroniques que les journaux s'arrachent. C'est un homme du monde, il est facile de s'en apercevoir, à la façon dont il en parle, et à son style de bonne compagnie; il a la réputation d'un vrai chevalier, et il la mérite.

Nous saluâmes, en passant, un personnage que nous vénérons tous et dont on regrette sincèrement l'absence à Pétersbourg. Le comte de K .., l'ancien ambassadeur du czar près de l'empereur des Français; il laisse, à Paris, des souvenirs ineffaçables; on est heureux de les conserver, mais c'est pour nous une perte irréparable.

Je fus bien heureuse d'avoir, par un au-

tre de mes compatriotes, des nouvelles d'une amie que j'ai laissée dans mon pays. Je ne connais pas de femme d'un esprit plus sérieux, d'une distinction plus solide et d'un caractère plus rassis que la princesse ***. Elle est jeune et elle sait la vie; elle la pratique l'évangile à la main. C'est l'exemple des vertus aimables; il serait à souhaiter qu'il y en eût beaucoup ainsi.

Son mari est digne d'elle, et leur maison est le rendez-vous de la société intelligente.

Celui qui me parlait est lui-même un homme remarquable, un poëte, très-connu à Paris, le comte S... Il fait des vers charmants en russe et en français; il joue la comédie comme un acteur de profession; il a fait représenter une pièce au Gymnase, il y a quelques années, avec un certain succès.

Rien ne fait un plus vrai plaisir que de

retrouver loin de son pays ceux qu'on y a connus et estimés; un indifférent même devient précieux, tant il est vrai que la patrie absente a toujours des charmes qu'on ne peut oublier, même au sein des fêtes et des joies de toutes sortes.

XXIX

Cette promenade du bois de Boulogne est une vraie lanterne magique, où l'observateur a bien des incidents à récolter. Les femmes réellement jolies ont beaucoup à y gagner, tandis que les autres doivent tout leur éclat aux lumières; elles ont l'adresse de s'entourer de voiles, de dissi-

muler les outrages du temps et de paraître encore belles parmi les plus belles. Personne n'atteindra sur ce point les femmes de Paris, c'est un art naturel et qui ne s'apprend pas.

Les Parisiennes ne sont pas, pour la plupart, régulièrement jolies; elles n'ont ni la perfection des traits des Italiennes, ni le teint merveilleux des Anglaises; elles n'ont même pas, à proprement parler, le piquant et l'apparence voluptueuse des Espagnoles, ni la dignité des femmes du Nord. Détaillez-les, essayez de les dépeindre, vous ne ferez le plus souvent qu'une tableau médiocre. La beauté de la Parisienne est une chose indéfinissable, c'est la grâce, c'est le charme, c'est ce je ne sais quoi, qui plaît et qu'on ne peut imiter.

La Parisienne est un type à part qu'on

reconnaîtrait au bout du monde, lorsqu'on l'a seulement aperçue une fois. Il suffit de la voir marcher, de la voir se draper dans un châle; il suffira de regarder son pied, d'étudier sa physionomie; avant de parler elle se fait comprendre, et tous nos efforts n'aboutiraient jamais à lutter avec elle, il faut bien en convenir.

Cependant chaque hiver, depuis quelques années, la lionne de la saison est une étrangère; par une sorte d'arrangement négatif, nulle ne cherche à lui disputer le sceptre : les Parisiennes sont en cela d'une courtoisie pleine de délicatesse.

Leur caractère, à mon sens, est tout à fait méconnu; on les croit uniquement futiles et légères, c'est un tort. Elles savent unir l'utile à l'agréable; elles sont chez elles bonnes ménagères, bonnes mères de

famille. Elles lisent beaucoup, elles ont des talents variés, elles suivent le mouvement des arts, quelques-unes vont jusqu'à la science; on les voit rarement oisives; elles s'occupent de tout, et rien ne leur est étranger.

Elles font les honneurs de leur maison avec une aisance rare, elles causent bien; elles ne s'embarrassent jamais, même dans les circonstances les plus embrouillées, elles savent tout dire et parfois tout entendre.

Les relations sont charmantes avec elles, peut-être ne sont-elles pas toujours très-solides; la tête tourne si vite à Paris, on y voit tant de gens, et tant de choses, qu'il est bien permis de confondre et d'oublier.

Je crois pourtant les Français beaucoup moins légers qu'on ne le dit, et les Françaises ont donné assez de preuves de dévouement,

pour qu'on les en croie susceptibles. Leur courage ne saurait être mis en doute, la révolution est là pour le pouver. Elles s'exaltent facilement, et lorsque cette exaltation les porte au bien elles deviennent héroïques.

Cette esquisse ne saurait être complète : je n'ai ni l'expérience ni le talent nécessaire pour juger en dernier ressort, pour bien exprimer ce que je sens ; j'écris dans une langue qui n'est pas la mienne, je m'adresse à un public français, et c'est avoir bien de la hardiesse que d'oser espérer l'amuser un instant.

XXX

Le samedi arrivé, et malgré mes représentations, la princesse voulut aller au bal de l'Opéra. Je lui fis observer que les dames en avaient oublié le chemin depuis bien des années, qu'il était livré à la mauvaise compagnie. Elle répliqua que c'était justement ce qu'elle voulait voir, qu'elle n'en trouve-

rait pas de meilleure occasion, que personne ne saurait son escapade et que d'ailleurs bien des vraies dames en avaient fait autant, sans en rien dire. La curiosité était son excuse, peut-être était-elle devenue plus vive depuis ce que nous avions entendu au bois de Boulogne, elle ne l'avouait pas néanmoins. Elle fit louer une loge, prit avec elle un vieil ami russe tout à sa dévotion, et s'installa au beau milieu de cette orgie de cris et de danses.

J'appris d'elle les détails de cette soirée qui marqua dans sa vie, et je puis les raconter comme s'ils m'eussent été personnels, elle me les a répétés assez souvent.

Le baron M..., son chevalier, la conduisit jusqu'à sa loge ; ils convinrent qu'il s'y retrouverait toutes les heures, au cas où elle aurait besoin de lui, et que d'abord il la

laisserait libre ; elle voulait tout observer de près. Elle se jeta dans la foule écoutant bien et regardant de tous ses yeux, suivant quelquefois les hommes du monde, muets, froids dans les salons, et étincelants dans ce tourbillon de verve et de gaieté. Elle avait trop d'esprit pour ne pas tout comprendre, et jusque-là son esprit seul était intéressé.

Tout à coup le son d'une voix connue lui fit retourner la tête, elle aperçut lord D... en compagnie d'un autre Anglais, nouveau débarqué depuis quelques jours, et qui certainement l'avait entraîné dans ce lieu de perdition. Ils arrivaient, le comte portait sur cette saturnale un œil distrait et méprisant : son ami, au contraire, semblait transporté de joie, il s'adressait à tout le monde, attaquait les pierrots, les bébés et les débardeurs, qui lui répondaient Dieu

sait quoi! C'était un feu roulant de quolibets et de plaisanteries.

La princesse se mit à les suivre, Lionel ne s'en doutait pas, le triste amoureux; le bal masqué était le lieu du monde où il fût le moins tenté de la chercher.

Deux masques élégants passaient.

— Le voilà! dit l'un d'eux.

Aussitôt elle lâcha sa compagne et prit le bras de milord, qui se retourna tout étonné. L'ami, le croyant en bonne fortune, le quitta discrètement afin d'en chercher une de son côté; il lui dit :

— Nous nous retrouverons pour souper.

La nouvelle venue, se voyant bien en possession de son cavalier, s'appuya les deux mains sur son bras et commença à lui parler bas, d'une voix fort douce, que sa

barbe de satin étouffait encore. Lord D... la laissait dire et ne lui répondait que par monosyllabes ; il était poli mais nullement intéressé encore.

La princesse suivait toujours.

Après quelques tours le comte manifesta l'envie de rompre la conversation.

— Oh! non, reprit la belle, vous ne m'abandonnerez pas ainsi. j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Elle reprit son discours que milord interrompit par un éclat de voix et par un geste violent.

— Je vous défends de prononcer ce nom ; il est des personnes à qui on ne peut faire l'insulte de les nommer dans un pareil lieu.

— Je ne la nommerai pas, soyez tranquille, c'est très-inutile d'ailleurs, tout Paris

ne sait-il pas à quoi s'en tenir sur elle et sur vous ?

— Vous me forcerez à vous relever durement, mademoiselle ; brisons là ou je me retire ; je n'accorde à qui que ce soit le droit de fouiller dans ma vie, et je permettrais encore moins, je vous le répète, qu'on mêlât des noms respectables à des futilités de bal masqué.

Le domino sentit qu'il avait fait fausse route, il en prit une autre, et dès lors il se fit écouter, avec beaucoup de peine, j'en conviens, mais il y réussit. Il amena même un sourire sur ces lèvres glacées d'ordinaire, il anima cette physionomie mélancolique, et milord ne se fit pas prier pour le suivre dans une loge de premières tout à fait voisine de celle de la princesse.

Celle-ci entra immédiatement chez elle.

On sait combien il est facile d'entendre une conversation d'une loge à l'autre, en y donnant toute son attention surtout.

Anna découvrit une taille charmante, lorsque sa voisine écarta son camail, une main magnifique lorsqu'elle ôta son gant, et une peau de satin lorsqu'elle abaissa son capuchon et montra son cou. Quelque chose de semblable à de la jalousie s'éleva en elle, son amour-propre se révolta à l'idée d'une rivalité sérieuse, et avec une pareille rivale surtout. La nature de la conversation ne lui laissait pas de doutes sur la position de cette femme et sur son éducation ; mais ce qui l'étonna surtout, et ce qui m'étonne autant qu'elle, c'est que le masque lui parut instruit des commérages de la société comme s'il en eût fait partie. Il détailla jusqu'aux moindres circonstances ; il con-

naissait tout le monde, femmes et hommes, et n'épargna pas les réputations; bien entendu, tout cela avec beaucoup d'esprit, de malice et un certain bon sens que l'on n'eût pas cru compatibles ensemble.

— Mais, mon Dieu! interrompit lord D..., comment savez-vous tout cela? qui vous l'a appris?

Elle lui nomma une kyrielle de noms des plus hauts, intéressés quelques-uns dans les questions qu'elle avait traitées, puis elle ajouta :

— Nous savons tout; croyez-vous que ces messieurs nous cachent quelque chose?

Voilà de quoi je les blâme surtout.

Des généralités elle passa avec une adresse extrême à des personnalités directes; elle parla de lord Lionel dans des termes fort mesurés qui devaient flatter son amour-pro-

pre, tout supérieur qu'il était aux misères de l'espèce humaine. Cette femme était souverainement habile; elle avait entrepris une conquête qu'elle voulait emporter à tout prix, et, après s'être trompée plusieurs fois, elle avait enfin touché une corde qui pouvait vibrer ; ces essais successifs l'avaient éclairée, elle savait maintenant son lord D... par cœur, et le siége avait perdu ses plus grandes difficultés !

Ces sirènes ont le génie de la séduction.

XXXI

La princesse resta immobile à sa place; elle ne perdait pas un mot de cette scène, et il se passait d'étranges choses dans son cœur; elle se sentait par instants le désir d'appeler Lionel, de l'arracher à cette enchanteresse. Sa voix avait conservé sa puissance sur lui, elle n'en doutait pas;

mais sa fierté, cette fierté indomptable inspirée par sa beauté et par sa race, la retenait ; une semblable victoire lui paraissait au-dessous d'elle, et puis n'était-ce pas un engagement pris vis-à-vis de lui? Pourrait-elle le renvoyer après l'avoir fait venir? Elle resta donc tranquille et calme en apparence, suivant les progrès de cet envahissement qui s'opérait sous ses yeux et voyant faiblir cette résistance qu'elle croyait inébranlable.

Lord D... avait une nature d'élite, une vaste intelligence, un cœur sans pareil; mais ce cœur était dévoré d'une soif immense d'amour; mais ce cœur souffrait depuis bien longtemps des tortures atroces; tout ce que le dédain a de cruel, tout ce que l'indifférence a d'humiliant lui avait été prodigué par une ingrate. Il avait souvent éprouvé le besoin de se révolter, de rentrer

en possession de lui-même, et la passion avait été la plus forte.

En ce moment, il n'était pas sur ses gardes, il ne voyait aucun danger à une conversation de bal masqué avec une inconnue, probablement une de ces femmes pour lesquelles il éprouvait un véritable éloignement, et cependant le poison s'infiltrait peu à peu, il trouvait du charme à cette causerie et il ne songeait plus à s'éloigner; il oubliait cette douleur qui le suivait partout. Il alla même jusqu'à engager l'inconnue à souper avec lui et avec son ami.

— Non, dit-elle après quelques instants de réflexion, comme une femme qui prend son parti.

— Vous me refusez, et pourquoi?

— Je ne vous refuse pas, vous, je refuse le tiers que vous me proposez.

— Vous ne le connaissez pas, il ne peut vous déplaire.

— C'est un tiers entre nous, et je n'en veux pas.

— Vous craignez d'être reconnue, de vous compromettre?

— Moi?

Elle mit dans ce mot une expression que rien ne peut rendre et se leva sur-le-champ.

— Moi, me compromettre; moi, me cacher? Milord, je vous dirai la vérité et vous jugerez ensuite. Apprenez d'abord qui je suis.

Elle se nomma; c'était une des célébrités du monde galant, une personne renommée par sa beauté, son esprit, ses talents hors ligne, un ange déchu, une fille comme il faut, parfaitement bien élevée, une orpheline qu'une première faute et la

misère avaient conduite à la dégradation. Peut-être jouait-elle une comédie, peut-être y avait-il encore en elle des sentiments honnêtes.

Dans tous les cas, elle était presque sûre de son succès, elle s'adressait à un homme entièrement neuf en ces matières, sa jeunesse s'était passée à voyager, il n'avait vu d'autre monde que celui de l'aristocratie; il connaissait peu les femmes, et la princesse avait eu son premier amour sérieux.

Après s'être nommée, elle esquissa en peu de mots son histoire, elle avoua ses erreurs, elle peignit le vide de son âme, son aspiration vers une vie meilleure, ses instincts vertueux et honnêtes, elle raconta comment en rencontrant milord au bois dès le commencement de l'hiver, elle avait éprouvé pour lui un sentiment inconnu à

son cœur; elle avait tenté vainement de se rapprocher de lui, ce sentiment s'était augmenté par les obstacles, et maintenant elle n'était plus la maîtresse de le lui cacher. Elle n'espérait qu'en lui pour la retirer de l'abîme, elle renoncerait dès ce jour à ses désordres, elle se rendrait digne de sa pitié, digne de sa miséricorde, et après, il voudrait bien peut-être la regarder comme une amie, que la reconnaissance attacherait à lui pour toujours.

Elle débita tout cela avec une mélancolie, une grâce, une sorte de dignité même qui colorait son abaissement.

Lord D... l'avait écoutée sans l'interrompre et sans la regarder, évidemment il prenait la confidence fort au sérieux.

— Bien que vous m'ayez défendu de prononcer un nom, reprit-elle lorsqu'elle vit

qu'il gardait le silence, je sais que votre cœur n'est pas libre, et que vous êtes malheureux. — J'attendrai.

Toute son attitude indiquait une résignation douloureuse et une soumission sans bornes. Cette reine si hautaine abdiquait sa puissance, l'orgueil et les penchants du comte étaient flattés en même temps. Aucun piége plus dangereux ne pouvait lui être tendu. Anna sentit qu'elle allait le perdre, elle en fut irritée, son amour-propre en souffrit et ce même amour-propre lui défendait la moindre tentative pour le ramener. Le baron était venu plusieurs fois, elle l'avait prié de rester au fond de la loge et de ne pas lui parler. Il entrait de nouveau, lorsque lord Lionel, qui s'était levé à son tour, dit à sa compagne :

— Eh bien! puisque vous le désirez, je

prierai mon ami de souper sans moi ce soir.

Et il lui offrit le bras pour quitter la loge.

Il était plus de trois heures du matin, la princesse ne s'en doutait pas, elle n'avait jamais passé une nuit plus remplie d'émotions et de péripéties. Elle eut assez de pouvoir sur elle-même pour ne pas suivre de nouveau milord D... Elle resta même assez longtemps avec le baron, à regarder les pantins qui dansaient au-dessous d'elle, à s'amuser de leurs ébats et à admirer cette espèce de furie de mauvais ton qui n'a pas sa pareille au monde, à ce qu'il paraît.

Un étranger qu'on mènerait au bal de l'Opéra en quittant le wagon, et qui n'aurait jamais vu la France, croirait que les

Français sont fous, et que Paris est un vaste Charenton.

Il s'y accoutumerait probablement comme les autres, et finirait par devenir acteur lui-même dans cette vaste bacchanale, car bien des étrangers en font leurs délices, et il n'est pas nécessaire d'être Parisien pour en goûter les douceurs. Nous en avons la preuve tous les jours.

Anna se retira plus fatiguée de cœur que de corps; elle se sentait, croyait-elle, un véritable amour pour le comte; elle comprenait, plus que jamais, sa folie, maintenant qu'une barrière sérieuse menaçait de s'élever entre elle et lui; elle ne dormit pas une minute, et je la vis paraître chez moi bien avant l'heure d'aller au bois.

L'espérance lui était revenue; elle me

raconta ce qu'on vient de lire, en ajoutant :

— Nous le rencontrerons tout à l'heure, il me verra et il oubliera tout.

XXXII

Elle était admirablement belle ce jour-là; une vraie toilette de femme qui commence à douter d'elle et qui veut l'emporter à tout prix.

C'est un tort, et nous donnons ainsi une grande force à nos adversaires. En entrant en lice avec elles, nous établissons une lutte

inégale. Du moment où nous descendons jusque-là, nous perdons notre prestige; elles sont alors plus fortes que nous.

Il faudrait bien le comprendre avant de nous plaindre, quand nous succombons.

Nous restâmes à la promenade très-longtemps après l'heure ordinaire, attendant Lionel qui ne parut pas. Mademoiselle *** ne parut pas non plus, ce qui mit en désarroi tous ses adorateurs. Anna s'efforça de cacher son dépit; elle demanda la première à rentrer, et affecta de plaisanter sur sa déconvenue.

— Voilà milord passé à l'état de frère de la Rédemption, dit-elle; il ne rachète pas les captifs, il rachète les âmes, c'est très-édifiant.

Le soir, nous allâmes aux Italiens; sa stalle était vide. Nous avions ensuite une très-

grande soirée chez la comtesse D... Lord Lionel n'y vint point; il fallut rentrer sans l'avoir revu. J'admirai la princesse; elle fut plus gaie que de coutume, non pas de cette gaieté convulsive et forcée qui révèle une émotion contenue, mais d'une gaieté franche, sans affectation, qui laisse croire à une tranquillité parfaite.

Pendant plusieurs jours nous n'entendîmes plus parler de lord D... L'idée me vint qu'il était parti; j'envoyai chez lui; il n'avait pas quitté Paris. Décidément alors mademoiselle *** triomphait, et la pauvre princesse avait perdu par sa faute l'homme le plus accompli de l'Europe.

Elle affectait de ne s'en occuper nullement et de lire tous les journaux étrangers où il pouvait être question de son idéal; elle s'efforçait de revenir à cette pensée qui, en

dépit d'elle-même, la fuyait sans retour. Nous sommes toutes ainsi ; nous nous attachons aux difficultés vaincues, ce que l'on nous offre ne nous plaît pas, et nous voulons ardemment ce que nous ne pouvons atteindre.

Milord, à présent, était, s'il se peut, plus impossible que sa chimère, elle était séparée de lui par sa volonté à lui seul ; il la fuyait volontairement et l'autre ne l'avait jamais connue ; il l'eût peut-être aimée, celui-ci ne l'aimait plus. Rien n'est plus humiliant, rien n'est plus cruel ; il n'est pas de femme qui ne se représente une pareille douleur, même lorsqu'elle ne l'a pas éprouvée.

Un matin, à l'heure où je recevais, lord D... arriva chez moi. Ce n'était plus le même homme, tout était transformé en lui, excepté son irréprochable élégance et sa distinction.

— Ah! pensais-je; il est très-sûr qu'il ne l'aime plus; puisqu'il ose affronter sa vue, il ne doit plus la craindre.

Je le trouvai gai, causeur, dépouillé de sa timidité et de sa mélancolie; en l'examinant bien, néanmoins, je découvris au fond de son regard une inquiétude dissimulée, une sorte de défiance de lui-même, peut-être un remords; j'espérai qu'il chantait, comme les poltrons, pour se rassurer et pour se dissimuler le péril.

Nous n'étions pas seuls, je ne pus m'en informer; je lui demandai seulement, moi qui n'avais pas de dignité à compromettre, ce qu'il était devenu depuis si longtemps.

— J'ai ici un de mes amis qui me prend toutes mes journées, et le soir nous allons ensemble au théâtre.

Ceci était accentué de manière à me dire:

— Vous n'en saurez pas davantage ; il est inutile de me questionner.

On parla de choses plus intéressantes pour mes visiteurs. Lord D... montra beaucoup d'esprit et d'enjouement ; il avoua qu'il apprenait à connaître Paris, à connaître la vie, et se moqua drôlement d'avoir été si longtemps écolier.

— Sir James me forme, continua-t-il ; il quitte l'Angleterre pour la première fois, et il a pourtant une grande science pratique. Il est ridicule d'avoir vu tant de pays et d'être si niais, j'en rougis.

Ceci sonnait fort mal pour mes projets ; j'essayai d'aller plus loin ; je prononçai le nom de la princesse, et j'amenai les visiteurs à en faire l'éloge.

Il y ajouta quelques mots très-tranquillement ; il lui rendit justice, comme si elle

eût été une autre, mais sans me regarder toutefois; moi, je le regardais fixement, au contraire; je crus m'apercevoir qu'il rougissait.

Sa visite fut courte; c'était une dette payée : il s'en allait plus légèrement. Une heure après j'étais seule; Anna arriva.

XXXIII

— Lord D... est venu, dis-je.

— Ah!

— Il m'a paru fort dégagé de soucis ; je crains qu'il ne vous ait prise au mot lorsque vous lui recommandiez de se distraire et de s'attacher ailleurs.

— J'en suis bien aise; rien ne m'est

aussi pénible que de voir souffrir. Sa guérison me rassure ; elle n'a pas été difficile à opérer.

Et tout de suite elle changea d'entretien.

Depuis ce moment la pauvre femme me donna un triste spectacle : celui d'une lutte intérieure qu'elle cherchait à me cacher et que je devinais; elle rougissait d'elle-même, d'abord parce qu'elle sentait mieux que moi la perte qu'elle avait faite; elle ne pouvait en accuser qu'elle et qu'elle seule. Il lui eût trop coûté d'en convenir, il lui eût trop coûté surtout d'avouer ses regrets, en songeant pour qui elle avait été oubliée.

Anna garda donc son pénible secret.

J'eus l'espoir que cette épreuve lui servirait à rentrer dans la voie de la raison ; j'espérai surtout que lord D... n'était pas sérieusement détaché, et que le bien de leur

avenir ressortirait d'un moment d'égarement.

J'aurais voulu revoir le fugitif, lui parler, le ramener aux genoux de son ancien tyran, les forcer à être heureux. C'est si rare le bonheur! mais il ne paraissait plus.

J'interrogeai adroitement quelques jeunes gens, on me répondit sans détour qu'il allait beaucoup maintenant dans le monde des lorettes et qu'il s'en trouvait parfaitement satisfait.

Je lui fis dire que je désirais le voir. J'ignore si la commission fut remplie, mais le lendemain je reçus la lettre suivante :

« Pardonnez-moi, madame, d'oser vous écrire et vous prier de vouloir bien m'écouter ; il me semble devoir une explication de ma conduite à vous et à une autre personne ;

autrement, vous auriez le droit de me mal juger.

« Je ne puis donc garder plus longtemps le silence, je tiens à être justifié et à faire connaître le fond de ma pensée. Je serai forcé de vous parler de moi et je vous en fais toutes mes excuses.

« J'ai aimé la princesse avec la passion la plus vive, la plus dévouée, la plus tendre qui fut jamais ; pour elle, j'aurais donné ma vie, j'aurais donné peut-être mon honneur, vous avez vu mon délire et mon désespoir, vous n'en pouvez néanmoins connaître l'étendue.

« Depuis près d'un an, je souffre tout ce que les forces humaines peuvent supporter, j'espérais qu'enfin elle se laisserait toucher par cet amour qui mettait à ses pieds mon existence, elle a gardé les mêmes rigueurs,

elle a montré la même barbarie, je ne me suis pas plaint, j'ai souffert encore.

« Alors s'ést présentée une femme dont je ne chercherai pas à défendre le passé, dont le caractère et la position ne peuvent trouver grâce devant vos yeux ; elle est venue à moi, et elle s'est prise d'une profonde pitié pour mon immense douleur, et elle a résolu de la consoler en m'offrant, à moi malheureux, ce que j'avais vainement prodigué à une autre, plus digne, il est vrai, mais si cruelle! Je l'ai repoussée d'abord, je l'ai écoutée ensuite, car elle me parlait le seul langage que je pusse entendre, car elle répandait sur mes plaies un baume divin, celui de la persuasion et de l'espérance. Mes yeux se sont ouverts, j'ai compris que jamais je n'arriverais au seul but de mes désirs, que j'userais ma vie à la poursuivre. Je

me suis laissé aimer, je me suis laissé distraire, j'ai suivi la route où me conduisait une main souillée, peut-être, mais amie du moins, j'ai vu s'ouvrir de nouveaux horizons, et j'ai dit adieu sans retour à ce que j'avais adoré jusque-là.

« Ne croyez pas que j'aie porté ailleurs, que j'aie donné à une autre ce sentiment sublime, qui a fait de moi un victime pendant si longtemps. Ne croyez pas que je brûle sur un autre autel cet encens qu'elle a repoussé, non ; elle a été et elle sera mon unique amour ; j'ai épuisé toute ma puissance ; je suis désormais incapable de rien éprouver pour une femme, si ce n'est de la reconnaissance.

« Je me suis réveillé de mon long sommeil ; j'arracherai la passion de mon cœur ; je redeviendrai un homme comme les au-

tres; je m'occuperai d'affaires et de plaisirs; je ferai des sentiments une distraction, et la pauvre créature qui m'a sauvé va souffrir tout ce que j'ai souffert ; je la plains; je ne puis que cela; elle a pris le malheur que j'abandonne.

« Offrez mes derniers vœux à mon idole; dites-lui qu'elle a perdu bien malgré moi ce qu'elle ne retrouvera plus. Son souvenir ne me quittera jamais; je serais heureux de lui prouver quelque jour que je suis son meilleur ami.

« Désormais, je vivrai sans joie, mais je vivrai sans douleur; je m'étourdis, j'oublie, j'ai trempé mes lèvres dans la coupe embaumée des sensualités, je l'épuiserai jusqu'à la lie; quelque amertume qu'elle me laisse, elle ne saurait atteindre à celle de mes regrets.

« Vous me permettrez de vous revoir, madame? Quant à elle, je ne la reverrai plus : ce n'est pas que je la craigne, tout est bien fini entre ses rigueurs et mes larmes ; mais elle ne peut être pour moi une femme comme les autres, et l'esclave qui rompt sa chaîne ne saurait se présenter au maître qu'il a renié.

« Adieu, qu'elle soit heureuse, si elle peut l'être, j'en doute ; elle ne fait que traverser cette terre ; son âme ne s'y fixera jamais. Mais vœux la suivront partout ; et si elle daignait avoir besoin de moi, qu'elle fasse un signe et j'accours. »

XXXIV

Cette dernière phrase me laissait un peu d'espoir. Il y avait peut-être une étincelle à ranimer, je ne me crus autorisée cependant à aucune tentative sans l'autorisation d'Anna. Je résolus d'attendre, il viendrait chez moi, il le disait, je lui parlerais alors. La princesse ne devait rien savoir jusque-là.

Une semaine s'écoula sans qu'il parût, et puis, tout à coup, un bruit se répandit d'une orgie, digne des patriciens de l'ancienne Rome, faite chez lord D... dans une maison qu'il avait louée à Passy. Les détails se répétaient dans tout Paris, il compta à dater de ce moment parmi les plus célèbres et les plus empressés des gandins. On ne le revit plus dans le monde, il avait porté ses pénates ailleurs.

La femme qui l'avait conquis était-elle sincère? Lui donnait-elle réellement ce qu'il croyait avoir, ou n'était-ce qu'un leurre offert par l'intrigue à un homme de cœur? Je ne sais, et je n'ai aucun moyen de le savoir.

Tout était fini, la princesse devait être prévenue. Elle vint chez moi un matin, triste et pâle comme à l'ordinaire. Je lui donnai

cette lettre, elle la lut avec lenteur, elle en pesa chaque mot, et ses larmes coulaient une à une sur ses joues : pour la première fois je la voyais pleurer.

Lorsqu'elle eut fini, elle froissa le papier dans ses mains, resta quelques instants immobile, puis elle se leva, se jeta dans mes bras en sanglotant, et murmura :

— Ah! mon amie, je suis bien malheureuse, je le suis par ma faute, je ne me consolerai pas, je l'aimais!

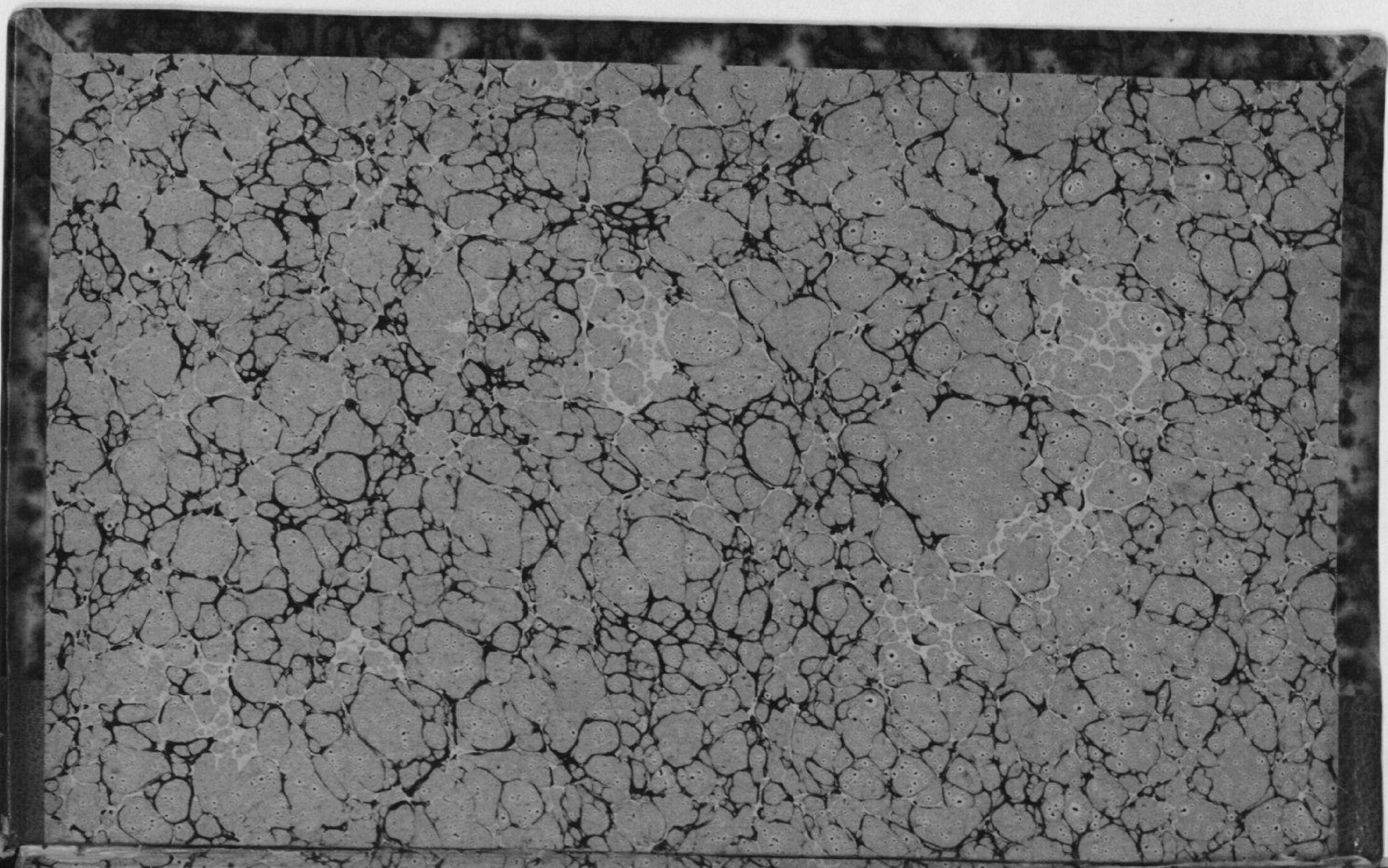
Je ne pus lui répondre, que lui dire? Elle avait en effet détruit elle-même son bonheur, elle avait effeuillé une à une les fleurs de sa couronne, et maintenant désabusée, sans espérance, elle allait traîner une existence décolorée. C'est que pour les femmes le bonheur consiste à savoir être heureuses, c'est qu'elles doivent se contenter de

ce que Dieu leur envoie, et ne pas rêver au delà de ce qui est possible, c'est qu'enfin il ne faut pas demander à la vie plus qu'elle ne peut donner.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RÉSERVE

FIN

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00810909 3